



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

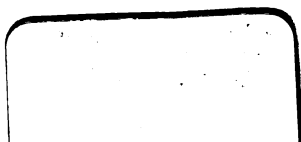
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Vet. fr. 117 R 3/201.



1872 201 512
LE

MOULIN DE MANSFELD,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES,

PAR M. CH. PAUL DEKOCK;

SAIÉT DE M. MILLOT,

MUSIQUE DE MM. GUINSAIN ET RENAT FILS,

*Représenté sur le Théâtre de l'Ambigu-Comique,
le 10 février 1816.*

~~~~~

A PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1816.

Vet. Fc. III 2. 2715

**PERSONNAGES.****ACTEURS.**

|                                                       |                                 |
|-------------------------------------------------------|---------------------------------|
| Le Comte de MANSFELD.....                             | M. VILLENEUVE.                  |
| Le Comte de HOLDEIM, sous le nom de<br>Werner.....    | M. FRESNOY.                     |
| LEODGARD, son fils.....                               | M. GRÉVIN.                      |
| Le Baron de WORBACK.....                              | M. WEIS.                        |
| ALBERT, Domestique du Baron.....                      | M. STOCKLEIT fils.              |
| FRANCK, ancien Secrétaire du Comte de<br>Holdeim..... | M. ADOLPHE.                     |
| FRITZ, Méunier.....                                   | M. BOISSELOT.                   |
| BETTMANN, Fermier, neveu de Fritz...                  | M. RAFFILE.                     |
| LEROC, } Agens du Baron.....                          | { M. KLEIN.                     |
| FORBAN, }                                             | { M. STOCKLEIT père.            |
| ERNESTINE, fille du Comte de Mansfeld.                | M. <sup>lle</sup> ADELE DUFUIS. |
| LOUISA, Femme de Bettmann.....                        | M. <sup>lle</sup> ELÉONORE.     |
| ANNA, suivante d'Ernestine.....                       | M. <sup>me</sup> THIERRY.       |

Agens du Baron.

Piqueurs.

Hommes d'armes.

Domestiques et Vassaux du Comte de Mansfeld.

Garçons de Ferme.

---

*La Scène se passe en Thuringe, dans le comté de  
Mansfeld.*

Le 1<sup>er</sup> acte, devant la ferme de Bettmann.

Le 2<sup>me</sup>, dans les jardins du château de Mansfeld.

Le 3<sup>me</sup>, au Moulin.



---

# LE MOULIN DE MANSFELD,

---

## ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente une campagne. A droite est la ferme de Bettmann; à gauche la chaumière de Werner; sur le devant de la ferme un gros arbre et un banc de gazon; dans le fond une colline ombragée de peupliers).

### SCÈNE PREMIÈRE.

BETTMANN, Garçons de ferme.

(Les garçons de la ferme en sortent portant sur le dos des sacs pleins, ils prennent le chemin de la colline, Bettmann sort après eux).

BETTMANN, à ses garçons.

ALLEZ, mes amis, et portez ces sacs de grains au moulin de mon oncle; vous reviendrez de suite, entendez-vous!... (Les garçons s'éloignent). Ah! c'est que maintenant que v'là mon oncle revenu de son voyage, il va retourner habiter son moulin, et j'dis qu'ça va aller rondement! (On entend le bruit des cors dans l'éloignement). Tiens!... qu'est-ce que j'entendons là! Encore une chasse, c'est sûr! Ah! mon Dieu, d'puis que le comte de Mansfeld est venu habiter son château, c'est tous les jours le même tapage! (Le son de cor continue). C'est ça! encore queu-qu' lièvre qui va y passer.

---

### SCÈNE II.

BETTMANN, LOUISA.

(La chasse se fait toujours entendre dans l'éloignement. Louisa sort de la ferme et court au fond du théâtre).

LOUISA.

Eh bien! qu'est-ce que c'est?... qu'est-ce qu'il y a?

BETTMANN.

Pardine, c'est une chasse. Te v'là tout en l'air comme si tu n'savais pas c'que c'est.

LOUISA.

Allons, n'vas-tu pas déjà me gronder? A peine si j'suis éveillée: ça promet!...

BETTMANN.

C'est qu'en vérité, madame Bettmann, on dirait qu'vous n'avez jamais rien vu! Pour la femme d'un riche fermier, vous vous conduisez comme une paysanne.

( 4 )

LOUISA.

C'est bon, laisse-moi tranquille. (*Elle court sur la colline*).

BETTMANN.

Ah ! que cette femme-là me donne de peine ! Je n'pourrai jamais la former ! j. mais !...

---

SCÈNE III.

Les Mêmes, LÉODGARD.

LÉODGARD, *sortant vivement de la chaumière, et courant à Bettmann.*

Bettmann !... Bettmann !... n'as-tu pas entendu le bruit du cor ?

BETTMANN.

J'crois ben que j' l'ai entendu !... et ma femme aussi....

LÉODGARD.

Il y a donc une chasse !... Crois-tu qu'elle passe par ici ?... Sais-tu si la fille du comte en est ?....

BETTMANN.

Ah ! ma foi, je n'peux pas vous dire !...

LÉODGARD, *à part.*

Si je pouvais la voir !... l'admirer encore une fois !...

LOUISA, *revenant du fond.*

Bonjour.. M, Léodgard.

LÉODGARD.

Je vous salue, madame Bettmann.... Avez-vous aperçu la chasse ?

LOUISA.

Ah ! mon dieu, non ; Bettmann n'a pas eu l'esprit de me dire où elle était !

BETTMANN, *à part.*

C'est ça, attrape !...

LOUISA.

Je crois pourtant que le son du cor partait du côté du moulin.

LÉODGARD, *à part.*

Courons !... peut-être serai-je assez heureux pour la rejoindre !  
(*haut*) Du côté du moulin, dites-vous ?

LOUISA.

Oui... tout là-bas... à gauche...

LÉODGARD.

Je vous remercie. (*Il sort en courant vers le fond.*)

---

SCÈNE IV.

BETTMANN, LOUISA.

LOUISA.

Ah ! comme il court !

BETTMANN.

Faut qu'il aime fièrement la chasse, toujours! car il n'en manque pas une!

LOUISA.

Ah!... tu crois cela toi!... Tu t'imagines que c'est pour voir la chasse que M. Léodgard est éveillé de si bon matin, et qu'il passe son temps à courir les forêts.

BETTMANN.

Dame! oui, moi, j'croisais.... Tu penses donc qu'il y a d'autres raisons pour....

LOUISA.

Ah!... je m'en doute.

BETTMANN.

Bah!

LOUISA.

Et mademoiselle Ernestine est la cause de tout cela.

BETTMANN.

Mamselle Ernestine, la fille de M. le comte de Mansfeld....

LOUISA.

Dont M. Léodgard est amoureux, mais j'ai dit amoureux fou.

BETTMANN.

Pas possible!

LOUISA.

Cela est pourtant vrai... Je devine tout, moi. C'est depuis un mois que M. le comte de Mansfeld est venu habiter avec sa fille ce beau château dont il est le seigneur, et où il ne venait point depuis vingt ans, parce qu'il était alors à l'armée. C'est depuis un mois que M. le comte chasse presque tous les jours dans les environs; mamselle Ernestine qui aime aussi la chasse, accompagne souvent son père, et c'est justement depuis ce temps que M. Léodgard a soin de se rendre du côté où il sait que mamselle Ernestine doit passer, afin de la contempler tout à son aise!

BETTMANN.

Comme t'as deviné tout ça! Eh ben! à quoi ça lui servira-t-il d'être amoureux d'mamselle Ernestine?.... C'n'est pas l'fils d'un pauvre paysan qui deviendra l'mari de la fille du comte de Mansfeld!.... A coup sûr.

LOUISA.

C'est vrai qu'ça n'est guère possible. On dit d'ailleurs que M. le comte va marier mamselle Ernestine.

BETTMANN.

Pardine, oui, et son prétendu est arrivé d'puis trois jours; il n'est pas aussi jeune que M. Léodgard; mais c'est un baron!.... Rien qu'ça!

LOUISA.

Ce pauvre Léodgard! je le plains!....

BETTMANN.

Eh! pourquoi va-t-il s'adresser à une grande dame? Il n'a qu'à rester dans sa sphère! V'là tout... qu'il y reste... Non, mais c'est que c'est vrai, je remarque que pour des paysans, son père et lui se donnent un genre.

LOUISA.

Allons!... ne vas-tu pas dire du mal de M. Werner, l'homme le plus respectable, le plus honnête!... Depuis dix-neuf ans, à peu près, qu'il est venu se fixer dans ce pays, n'y a-t-il pas vécu d'une manière exemplaire, travaillant nuit et jour, sans jamais se plaindre de son sort!...

BETTMANN.

Oui, et sans dire d'où il vient, et c'est qu'il est.

LOUISE.

Tout le monde l'aime dans ce canton.

BETTMANN.

Je n'dis pas qu'il n'est pas un brave homme!... Mais ce qui me déplaît en lui, c'est qu'il se sauve dès qu'il voit quelqu'un!... Il ne cause avec personne!...

LOUISA.

C'est que c'est son goût d'être solitaire.

BETTMANN.

Et moi, j'te dis que c'est fierié dans l'caractère!

LOUISA.

Tu vois toujours tout d'travers!

BETTMANN.

Ah ça, madame Bettmann, un peu plus de circonspection dans vos réponses; vous oubliez p'têtre que depuis six mois je suis votre mari.

LOUISA.

Ah! mon Dieu, non, va!... je n' l'oublie pas, car il m' semble qu'il y a déjà six ans!...

BETTMANN.

Je vous l'ai déjà dit, et je vous le redis, gardez-moi le respect qu'on doit à un époux, ou ça finira mal.

LOUISA.

Du respect! prétendrais-tu m'imposer silence, par hasard?

BETTMANN.

Non, non; je n' sais pas faire de miracles.

LOUISA.

Vraiment! j' voudrais ben voir!

BETTMANN.

C'pendant, si j' voulais....

SCÈNE V.

Les Précédens, FRITZ.

FRITZ, *sortant de la ferme.*

Eh bien !... qu'est-ce que c'est donc ?... en querelle dès le matin !... Il me paraît que vous faites un joli ménage !

LOUISA, *allant l'embrasser.*

Bonjour, mon oncle.

FRITZ.

Bonjour, ma chère Louisa ; eh bien ! quel était donc le sujet de votre dispute ?

LOUISE.

Dame, c'est que monsieur veut toujours avoir raison.

BETTMANN.

C'est pas ça, mon oncle ; j' vas vous dire c' qui est cause que nous nous disputons souvent.

FRITZ.

Voyons ça....

BETTMANN.

C'est que vous saurez que Louisa ne veut pas être la maîtresse.

FRITZ.

Ah ! elle ne veut pas être la maîtresse !... et c'est ça qui te fâche ?

BETTMANN.

Certainement, parce qu'elle veut être le maître.

FRITZ.

Ah ! ah !... Ce pauvre Bettmann !... Sois tranquille ; à présent que me voici de retour à Mansfeld, je vais retourner à mon moulin, et toi tu pourras rester toute la journée à ta ferme, afin de surveiller ta saumure. Mais, dites-moi, mes enfans, que s'est-il passé pendant les quatre mois que j'ai été absent ?

LOUISA.

M. le comte est venu, avec sa fille, habiter le château.

FRITZ.

Est-il aimable, ce comte de Mansfeld ?

LOUISA.

Oui, mon oncle, il est aimé de tout le monde ; car il est humain et généreux.

BETTMANN, *à part.*

Quoiqu' ça, il n' m'a encore rien donné.

FRITZ.

Eh bien ! mes enfans, nous serons heureux avec un tel maître.

LOUISA.

Et sa fille, mamselle Ernestine !... Elle est aussi bonne qu'elle est jolie.... et ce n'est pas peu dire.

FRITZ.

Ainsi, je vois que tout va fort bien. Et mon moulin, Bettmann ?

BETTMANN.

Oh! vot' moulin,.... c'est moi qui l'ai fait aller.... Ainsi, vous pouvez être tranquille.... il tourne toujours.... quand il y a de l'eau, cependant.

FRITZ.

Allons, nous verrons tout cela.

BETTMANN.

Mais faut que j'vous prévienne d'une chose, mon oncle.

FRITZ.

Qu'est-ce que c'est?

BETTMANN.

C'est de ne pas vous attarder dans la forêt qui s'étend sur la gauche, près du moulin.

FRITZ.

Pourquoi?

BETTMANN.

Ah! pourquoi!.... parce qu'il n'y fait pas bon, d'puis queuqu' jours.

FRITZ.

Y aurait-il des voleurs?

BETTMANN.

Et d' fameux voleurs!.... J' crois qu'ils sont une bande qui rôde dans les environs.

FRITZ.

En vérité?

LOUISA.

Bah! n'écoutez pas, mon oncle, il se sait ce qu'il dit... J'vous assure qu'il n'y a pas de voleurs dans la forêt. Je n'en ai jamais vu un seul.

BETTMANN.

C'est ça.... je n'sais ce que j' dis.... Mais quand mon oncle sera tué, il verra si j'avais raison.

FRITZ.

Allons, allons, allez-vous encore recommencer?... Mais il me tarde d'embrasser mon vieil onn Werner. Je n'ai pas eu le temps de le voir depuis mon retour, je suis arrivé si tard!... Il se porte bien, j'espère?

LOUISA.

Oui, mon oncle.... Mais, t'hez, v'la son fils, M. Léodgard, qui vient par ici.... Pendant que vous causerez, moi, je vais préparer le déjeuner.

FRITZ.

Va, ma chère Louisa.

BETTMANN.

Ah! c'te fois t'as raison.... et j'vas t'aider. (Ils rentrent.)

---

SCÈNE VI.

FRITZ, LÉODGARD.

LÉODGARD, *à part, sans voir Fritz.*

Je n'ai pu rejoindre la chasse.... Je ne la verrai pas d'aujourd'hui! (*Il soupire.*)

FRITZ, *à part.*

Ce cher Léodgard, qu'a-t-il donc? il paraît tout soucieux. (*Il approche de lui.*)

LÉODGARD, *levant la tête et l'apercevant.*

Que vois-je?... C'est vous, mon cher Fritz!... (*Il se jette dans ses bras.*)

FRITZ.

Moi-même, mon cher Léodgard.

LÉODGARD.

Et depuis quand êtes-vous de retour?

FRITZ

Je suis arrivé hier soir, et j'ai couché à la ferme de mon neveu, parce qu'il était trop tard pour me rendre au moulin.

LÉODGARD.

Que mon père va être content de vous revoir! Chaque jour il me parlait de vous.

FRITZ.

Ce cher Werner!

LÉODGARD.

Mais je ne veux point retarder l'instant de son bonheur. (*Allant à la porte de la chaumière et appelant.*) Mon père! mon père! venez embrasser notre bon ami.

---

SCÈNE VII.

Les Précédens, WERNER.

(*Werner sort de la chaumière.*)

WERNER.

Que vois-je!... c'est Fritz!

FRITZ, *courant dans ses bras.*

Mon ami!... (*Ils s'embrassent.*)

WERNER.

Cher Fritz, que votre retour me cause de joie!

LÉODGARD.

Ah! je me doutais bien du plaisir que te ferait sa présence.

WERNER.

Peut-on ne pas en éprouver en revoyant ceux que l'on aime!... et je serais bien ingrat si je ne chérissais pas l'honnête Fritz, après tout ce qu'il a fait pour moi!... pour toi surtout, mon cher Léodgard!

FRITZ.

Allons, n'allez-vous pas encore rappeler des choses qui ne sont que naturelles. Vous étiez malheureux, je vous ai secouru : qu'y a-t-il là d'étonnant ?

WERNER.

Cher Fritz !

FRITZ.

J'aurais voulu faire davantage, et ne pas vous voir livré toute la journée à des travaux... pour lesquels je suis certain que vous n'étiez pas né. Quoique vous ne m'ayez jamais rien dit là-dessus... J'ai du tact, voyez-vous, et je parierais que si vous n'aviez pas éprouvé d'grands malheurs... Mais ne n'ont pas mes affaires, et je n'voulons pas pénétrer vol' secret.

WERNER.

Je vous ai dit la vérité, Fritz : je ne suis qu'un simple villageois comme vous. Mais laissez cela. Avez-vous fait un heureux voyage, mon ami ? Vous êtes allé loin de ce pays ?

FRITZ.

Oui, vraiment. J'étais d'abord parti pour Weimar, afin de recueillir un héritage ; et de là, voulant revoir un ancien camarade, j'ai été jusqu'à Wurtzbourg.

WERNER, qui s'est troublé au nom de Wurtzbourg.

Ah !... vous avez été à Wurtzbourg !

FRITZ.

Il y a, ma foi, soixante lieues d'ici là ; aussi je m'y suis reposé quelques jours.

LEODGARD.

Tu connais cette ville, mon père ; car il me semble te l'avoir entendu nommer.

WERNER.

Oui.... j'y ai demeuré... il y a fort long-temps.... N'y avez-vous rien appris de nouveau ?

FRITZ.

Rien d'intéressant ; depuis la fameuse affaire du comte de Holdeim, il ne s'y est passé aucun événement remarquable. Ah ! morbleu ! c'est cette histoire-là qui, dans son temps, a fait du bruit ! (Nouveaux coups de Werner.)

LEODGARD.

Quelle est donc cette aventure ? Voilà plusieurs fois que j'en entends parler comme d'une chose....

FRITZ.

Terrible, vraiment.

WERNER.

Oh ! oui.... bien terrible !

FRITZ à Werner.

Vous la connaissez, à ce qu'il me paraît ?

WERNER.

Oui.... autrefois.... je me rappelle....

LEODGARD.

Ah ! de grâce, mon cher Fritz, daignez me la raconter.

FRITZ.

Volontiers.... Parbleu ! c'est ben facile.... Il y a vingt ans à peu près que le comte de Holdeim, qui avait aussi cet âge, habitait Wurtzbourg, où il venait de se marier. M. de Limbourg, son cousin, demeurait près de lui dans la même ville. Un procès considérable existait alors entre eux ; il était causé par la succession d'un parent éloigné, dont M. de Limbourg prétendait seul s'approprier les biens. Les choses en étaient là, et le procès sur le point d'être jugé, lorsqu'une nuit le malheureux Limbourg fut assassiné dans la maison qu'il habitait....

LEODGARD.

Grand Dieu !

FRITZ.

Mais le meurtrier ne put échapper aux regards de la justice.... Le malheureux, la soif des richesses l'avait perdu !.... C'était le comte de Holdeim.

LEODGARD.

Le comte de Holdeim !

WERNER, à part.

Cruelle situation !

LEODGARD.

Mais quelles preuves eut-on de son crime ?

FRITZ.

Elles furent évidentes, et ne laissèrent aucun doute aux magistrats. Plusieurs personnes, qui logeaient près du malheureux Limbourg, affirmèrent l'avoir entendu, dans la nuit fatale où il périt, prononcer le nom de Holdeim, en le nommant son assassin. La maison du comte fut visitée, son manteau et son épée, encore teints de sang, y furent découverts. La nuit de l'assassinat, Holdeim s'était absenté de chez lui. Que fallait-il de plus ? La mort de Limbourg importait à ses intérêts, et venait d'être une nouvelle preuve de son crime. Le misérable ébahi n'eut rien à alléguer pour sa défense, et fut traité dans un cachot, où il apprit bientôt son arrêt de mort. Mais le ciel voulait retarder sa vengeance, en permettant que ce malheureux s'échappât de la prison où il était détenu ; il trouva moyen de s'évader, et depuis ce temps on n'a pu parvenir à découvrir sa retraite.

LEODGARD.

Quoi ! ce monstre n'a point reçu le châtiment dû à son forfait ?

WERNER.

Mon fils, pourquoi cette fureur contre un infortuné ? Puisque

le ciel a permis qu'il se dérobat à une mort infamante à laquelle les hommes l'avaient condamné, nous devons respecter ses décrets.

FRITZ.

Werner a raison; et, ma foi, puisqu'il s'est sauvé, il faut laisser à la Providence le soin de le punir.

LÉODGARD.

Et son épouse, que devint-elle?

FRITZ.

Oh! elle suivit sans doute son mari, car elle disparut en même temps que lui.

WERNER, à part.

Souvenirs cruels! quand donc cesserez-vous de déchirer mon cœur!

### SCÈNE VIII.

Les Précédens, BETTMANN.

BETTMANN, sortant de la ferme.

Mon oncle, quand vous voudrez venir déjeuner, les plats sont cuits.

FRITZ.

Je te suis.... Venez-vous en faire autant, mes amis?

WERNER.

Non, pas aujourd'hui; j'ai quelque chose à terminer.

FRITZ.

Allons, quand vous voudrez. Vous savez que c'est sans façon... Sans adieu, mon cher Werner; nous nous reverrons bientôt.

BETTMANN.

Sans adieu, voisin; nous allons manger. (Il rentre avec Fritz.)

### SCÈNE IX.

WERNER, LÉODGARD.

WERNER, à part.

Quelle épreuve! grand Dieu!... et combien m'en faudra-t-il supporter encore!... Ah! Léodgard! si tu savais!... (Il regarde son fils, qui est absorbé dans ses rêveries.) Mais d'où vient la tristesse que je remarque sur ton visage?.... Léodgard?

LÉODGARD, sortant de sa rêverie.

Mon père...

WERNER.

Qu'as-tu donc, mon ami! tu parais affligé... Depuis quelques jours, il me semble que tu n'es plus le même.

LÉODGARD.

Moi... mon père?....

WERNER.

Oni, tes traits sont altérés; la douleur se peint sur ta figure.... Léodgard, vous avez des chagrins, et vous les cachez à votre père!

LÉODGARD.

Vous pourriez croire. ...

WERNER.

J'en suis sûr, et cette certitude m'afflige.... Quoi! mon fils, ce n'est pas dans le sein de votre ami que vous déposez vos peines! D'où vient cette réserve? J'aimais à penser que tu n'avais pas d'autre confident que moi.... et....

LÉODGARD.

N'achevez pas, mon père, ce reproche cruel me déchire le cœur.... Mais, par pitié, ne m'interrogez pas.

WERNER.

Cher Léodgard! un peu de confiance. Aurais-tu la cruauté de choisir une autre main que celle de ton père pour essuyer tes pleurs? Allons, épanche tes chagrins dans le sein de ton meilleur ami. Eh! qui donc adoucira tes peines, qui t'aidera à réparer tes fautes, si ce n'est celui à qui tu dois la vie, qui éleva ta faible enfance? Parle, Léodgard, mon fils; si tu as des torts, ne crains pas de les avouer, et songe que le pardon précède toujours l'offense dans l'âme de celui qui nous donna le jour.

LÉODGARD.

Ah! mon père!.... Je sens que je ne puis vous résister.... Vous allez le connaître, ce secret fatal!.... Plaignez le malheureux Léodgard.... Une passion insurmontable s'est emparée de mon cœur.... elle maîtrise mes sens, captive mes idées.... occupe tout mon être.... Ernestine, la fille du comte de Mansfeld, est l'objet de mon amour.

WERNER.

La fille du comte de Mansfeld! Ah! mon ami, que de maux tu te prépares!

LÉODGARD.

Depuis l'instant qui l'offrit à ma vue, son image n'a point cessé d'occuper ma pensée. C'est à la chasse que je l'aperçus pour la première fois; un simple habit d'amazone couvrait sa taille élégante.... Ah! mon père, qu'Ernestine était séduisante! Je ne pouvais me lasser de l'admirer.... Elle daigna un moment porter sur moi les yeux.... nos regards se rencontrèrent.... et cet instant de bonheur décida du reste de ma vie.

WERNER.

Malheureux Léodgard!... cesse de nourrir une passion malheureuse. Eh! quand même Ernestine ne serait pas la fille du comte de Mansfeld, tu ne pourrais espérer de l'obtenir.... Jamais... jamais les flambeaux de l'hymen ne s'allumeront pour toi.... Eh! qui pourrait vouloir unir son sort au tien... au fils d'un homme....

## LEODGARD.

Que voulez-vous dire?... achevez mon père. Qu'ai-je donc fait pour mériter un pareil abandon? Vous m'avez toujours dit qu'un sang noble coulait dans mes veines, et que des événements cruels vous forçaient à cacher à tous les yeux votre nom et votre rang. Ah! de grâce, daignez m'accorder aujourd'hui votre confiance entière; que je sache quel est mon sort, et s'il ne m'est plus permis d'espérer le bonheur....

## WERNER.

Tu le veux, Léodgard! tu vas tout savoir, et tu jugeras si tu peux encore prétendre au titre d'époux et de père. Connais enfin celui à qui tu dois l'existence; apprends qu'un arrêt infâme pèse sur ma tête, que mes jours sont pros crits, que le mépris et la honte couvriront ma mémoire....

## LEODGARD.

Comment?

## WERNER.

Que cet infortuné dont Fritz vient de te raconter l'histoire, que ce comte de Holdeim, condamné à mort... est ton père.

## LEODGARD, reculant avec horreur.

Vous.... le comte de Holdeim!

## WERNER.

Oui, je suis le comte; mais calme ton effroi, Léodgard; je te le jure devant Dieu, je suis innocent.

## LEODGARD, poussant un cri de joie.

Innocent.... Il court dans ses bras.) Ah! mon père!

## WERNER, après l'avoir embrassé.

Oui, mon fils, je suis innocent; tu peux juger maintenant ce que j'ai dû souffrir!

## LEODGARD.

Mais par quelle trame abominable?....

## WERNER.

Je l'ignore.... Tout ce que Fritz t'a raconté est vrai. Le malheureux Limbourg fut assassiné; et ce qui confond mon imagination, c'est que mon manteau et mon sépéc étaient teints de sang lorsque l'on vint à ma maison, diés par une circonstance, que les monstres qui m'ont perdu avaient sans doute calculé, je m'étais absenté pendant une heure dans cette nuit fatale; tous ces faits réunis, et l'intérêt que l'on me soupçonnait avoir à la mort de mon parent, déposèrent contre moi, et je fus jugé coupable.

## LEODGARD.

Qui?... sans vous défendre?... Sans accuser ceux que vous soupçonnez criminels; car sans doute vous connaissez vos ennemis?

## WERNER.

Mes ennemis! Je ne m'en connaissais pas!.. Un seul homme cependant aurait pu....

LÉODGARD.

Comment ?...

WERNER.

Adèle de Munster, mon épouse, était de la plus grande beauté. A l'époque où je prétendais à sa main, le baron de Worback en était aussi fort amoureux ; Adèle me préféra, et mon rival fut éconduit. Le baron s'éloigna furieux et me jura une haine éternelle ; jamais, depuis ce moment, je n'ai entendu parler de lui... Est-il l'auteur de cette abominable machination, c'est ce que j'ignore... S'il n'en est point coupable, son souvenir m'oblige au moins à de grandes précautions, car connaissant, je n'en doute pas, l'arrêt qui pèse sur ma tête, s'il venait à découvrir ma retraite, il ne balancerait point à me livrer à mes bourreaux.

LÉODGARD.

Mais parmi ceux qui habitaient avec vous, n'êtes-vous aucun indice.

WERNER.

Une femme de chambre et un domestique composaient toute notre maison, avec un jeune homme qui m'était attaché en qualité de secrétaire.

LÉODGARD.

Cet homme était-il bien sûr ?...

WERNER.

Il m'avait été fortement recommandé, il était près de moi depuis deux ans ; et d'ailleurs quel motif aurait pu le porter ?...

LÉODGARD.

Cependant, vous êtes innocent et condamné, tandis que les coupables triomphent !... Pourquoi ne pas avoir fait arrêter ceux qui peut-être...

WERNER.

Mon fils, ce n'est pas sur de vagues soupçons que l'on doit accuser les hommes !... Mes juges m'ont flétri et je suis innocent ; leur exemple devait m'apprendre à me défier des apparences. J'ai laissé à Dieu le soin de me venger, bien certain que tôt ou tard il fera connaître la vérité, et que les scélérats qui m'ont perdu recevront la punition de leur forfait.

LÉODGARD.

Mais par quel miracle vous êtes-vous sauvé de votre prison ?

WERNER.

Je parvins à séduire mon geôlier, qui me procura les moyens de m'évader. Je rejoignis mon épouse ; nous partîmes au milieu de la nuit. Ta mère te portait dans ses bras ; tu étais notre seule consolation !... Mais hélas ! nous fûmes bientôt réduits à la plus affreuse misère !... Dénués de tout !... manquant même de vêtements, pour me couvrir, il fallait encore marcher jour et nuit pour fuir la mort qui menaçait ma tête ! Ta mère ne put supporter cette horrible situation, elle expira dans mes bras,

en me recommandant son fils et en invoquant le ciel pour son époux !....

LÉODGARD.

Oh ! ma mère !

WERNER.

Forcé de vivre pour toi !.. j'errais dans ces campagnes pour y trouver un abri, lorsque je rencontrai l'honnête Fritz ; ce digne homme me secourut, me prodigua tous ses soins. Après m'avoir installé dans cette chaumière, il me procura du travail, et je pus gagner mon existence. Voilà, mon ami, l'histoire de mes malheurs.

LÉODGARD.

Combien vous avez souffert !...

WERNER.

Tu dois concevoir maintenant quel était mon motif en fuyant le monde et en restant toujours au fond de ma chaumière ; tu sais quel serait mon sort si j'étais reconnu !... Cependant, vingt ans se sont écoulés depuis cette funeste affaire, et mes traits flétris par le malheur, doivent être méconnaissables. Mon cher Léodgard, réfléchis maintenant sur notre situation, et vois si ton amour pour la fille du comte de Mansfeld peut jamais te conduire au bonheur !..

LÉODGARD.

Non, mon père, je n'ignore pas que je ne puis concevoir aucune espérance !... Votre confiance même ne peut augmenter cette certitude, car je sais que M. le comte va marier sa fille... Son futur époux est arrivé depuis trois jours au château !...

WERNER.

Eh bien ! mon ami, puisque tu vois toi-même que cette passion ne peut que faire ton malheur, hâte-toi de combattre ce sentiment pendant qu'il en est temps encore, et surtout évite la présence de celle qui en est l'objet !...

( On entend un bruit de chasse qui approche ).

LÉODGARD.

Entendez-vous..... entendez-vous, mon père ?

WERNER.

Oui, c'est la chasse qui approche. Rentrons, mon ami.

LÉODGARD.

Ah ! mon père.... si je pouvais apercevoir Ernestine !

WERNER.

Léodgard, est-ce ainsi que tu veux l'oublier ?... Viens, rentrons, se dis-je.

LÉODGARD.

Vous l'exigez..... Oh ! Dieu ! quel sacrifice ! ( *Werner l'entraîne presque malgré lui dans la chaumière.* )

SCÈNE X.

ERNESTINE, ANNA, Piqueurs.

( Les Piqueurs descendent la colline et passent devant la ferme, Ernestine paraît en habit de chasse, suivie d'Anna ).

ERNESTINE, *aux piqueurs.*

Allez rejoindre mon père, mes amis, et dites-lui que je l'attendrai en ce lieu ; je suis trop fatiguée pour suivre la chasse.

( Les Piqueurs saluent et s'éloignent. Le bruit du cor se perd dans l'éloignement. )

SCÈNE XI.

ERNESTINE, ANNA.

ERNESTINE.

Je suis bien aise de m'arrêter ici un instant ; et puis, je ne sais pourquoi.... mais la chasse ne m'offre, aujourd'hui, aucun plaisir.

ANNA.

C'est ce que j'ai remarqué, mademoiselle ; vous me paraissiez triste, rêveuse.

ERNESTINE.

Tu crois, Anna.... En vérité, je ne sais ce que j'ai.... mais depuis quelques jours.... ( *Elle soupire.* )

ANNA, *avec intention.*

Vous êtes-vous aperçue, mademoiselle, que nous n'avons pas fait, aujourd'hui, notre rencontre accoutumée ?

ERNESTINE, *vivement.*

Quelle rencontre ?

ANNA.

Ce jeune villageois qui se trouve ordinairement sur notre passage, M. Léodgard.

ERNESTINE.

M. Léodgard.... en effet, je ne l'ai point aperçu.

ANNA.

M. le comte aime beaucoup ce jeune homme.

ERNESTINE.

Il lui doit de la reconnaissance : c'est M. Léodgard qui arrêta son cheval, il y a quelques jours, lorsque l'animal, épouvanté par un orage, entraînait mon père vers un précipice.

ANNA.

En ce cas, mademoiselle, M. Léodgard fait fort bien de nous suivre à la chasse, et désormais je ne serai tranquille qu'en le voyant près de nous.

ERNESTINE.

Mon père, qui désire vivement lui être utile, l'avait engagé à venir au château.

( 18. )

ANNA.

Je ne l'y ai vu qu'une fois. Peut-être craint-il d'être importun. Quel dommage que ce jeune homme, dont l'extérieur et les manières annoncent de l'éducation, ne soit qu'un simple paysan !

ERNESTINE, *à part.*

Un paysan, dit-elle ! Oh ! non, Léodgard ne peut m'avoir trompée.

ANNA.

Mais, tenez, mademoiselle, voici, je crois, sa demeure ; c'est dans cette chaumière qu'il habite avec son père.

ERNESTINE.

Dans cette chaumière.... Et connais-tu son père ?

ANNA.

Je ne l'ai jamais vu ; mais je sais qu'il se nomme Werner : c'est un respectable laboureur, que tout le monde aime dans ce pays.... Mais, à propos, que va dire M. le baron de Worback, lui qui ne peut pas vous perdre de vue un moment, lorsqu'il ne nous verra plus avec M. le comte ?

ERNESTINE, *avec humeur.*

Eh ! que m'importe ce qu'il dira !... Je n'ai nullement envie de lui être agréable !...

ANNA.

Quoi !... vous ne désirez pas de plaire à votre prétendu....

ERNESTINE.

Mon prétendu !...

ANNA.

Savez-vous bien, mademoiselle, qu'on dirait que vous ne l'aimez pas ?

ERNESTINE.

Moi ! je le déteste !...

ANNA.

Comment !.. et vous ne le connaissez que depuis trois jours.

ERNESTINE.

J'ai eu assez de temps pour le juger. Le baron de Worback est un homme sombre, jaloux....

ANNA.

Voilà un joli portrait !... et cependant, ne doit-il pas être votre époux.

ERNESTINE.

Oh ! il ne l'est pas encore !.. Mon père ne voudra pas me rendre malheureuse, et je le serais, à coup sûr, en devenant l'épouse du baron.

ANNA.

Mais, je ne me trompe pas.... On ouvre la porte de cette chaumière.... C'est M. Léodgard.

ERNESTINE, *vivement.*

M. Léodgard !...

SCÈNE XII

Les Précédens, LÉODGARD.

LÉODGARD, *à part, en sortant.*

Mon père ne m'a point vu sortir. La voilà !

ERNESTINE, *vivement.*

Allons rejoindre la chasse.

LEODGARD, *l'arrêtant.*

Vous vous éloignez, mademoiselle : aurais-je le malheur d'être cause de votre départ ?

ERNESTINE, *s'avancant sur le devant.*

Vous, monsieur ! qui pourrait vous le faire présumer ?

LEODGARD.

Pardonnez, mademoiselle ; mais j'ai si rarement le bonheur de vous voir, que je dois profiter du hasard qui vous amène en ces lieux.

ERNESTINE.

Vous me permettez, monsieur, de ne pas croire à ce discours, en voyant le peu d'empressement que vous mettez à vous rendre aux invitations de mon père. On ne vous a pas vu à la chasse aujourd'hui, et vous n'êtes venu qu'une seule fois au château. Ah ! je vous préviens, monsieur, que mon père est fâché ; mais très-fâché contre vous.

LEODGARD.

M. le comte a trop de bonté pour moi.... et je ne mérite pas....

ERNESTINE.

Qu'il se souvienne qu'il vous doit la vie, peut-être !... C'est très-juste, monsieur, et puisque vous ne jugez pas à propos d'accepter ses offres de service, et que vous refusez de venir au château....

LEODGARD.

Ah ! mademoiselle ! est-ce dans la situation où le destin m'a placé, qu'il m'est permis de me trouver avec des personnes dont le sort me sépare pour jamais ?

ERNESTINE.

Vous m'avez avoué, M. Léodgard, que vous n'étiez pas né sous le chaume, et que votre père occupait jadis un rang.... que des malheurs l'obligeoient à cacher. Pourquoi donc alors vivre dans une chaumière ? pourquoi rejeter les offres de mon père ? La fortune peut vous devenir favorable, vous pouvez forcer les hommes à être justes envers vous, et reprendre enfin le rang dont vous êtes privé depuis si long-temps.

LEODGARD.

Ah ! mademoiselle, ces illusions de bonheur sont évanouies pour toujours ! Hier encore j'osais me livrer à l'espérance, et maintenant je sais trop qu'il n'en est plus pour moi !



ERNESTINE.

Que voulez-vous dire ? et quel nouveau malheur...

ANNA.

Mademoiselle, mademoiselle, voici la chasse qui vient de ce côté.

ERNESTINE, *à part.*

Cachons, s'il se peut, le trouble qui m'agite !

LEODGARD, *à part.*

Elle s'intéresse à mon sort ! Oh ! mon Dieu, que dirait-elle, si elle connaissait mon funeste secret ?

---

### SCENE XIII.

Les Précédens, FRITZ, LOUISA, BETTMANN, le comte de MANSFELD. Piqueurs, Suite.

(Les Piqueurs paraissent dans le fond. Louisa, Bettmann et Fritz sortent de la ferme et saluent Ernestine. Léodgard se tient à l'écart du côté de la chaumière, regardant toujours Ernestine.)

BETTMANN, *sortant de la ferme.*

V'nez donc, vous autres, v'là monseigneur qui va passer.

(Les Garçons de ferme se rangent devant la porte. Le comte arrive par le fond, sa fille va au devant de lui.)

LE COMTE, *embrassant sa fille.*

Bonjour, ma chère Ernestine ; (*aux habitans de la ferme*)  
bonjour, mes amis.

ERNESTINE.

Eh bien ! mon père, avez-vous fait une bonne chasse ?

LE COMTE.

Fort bonne, je t'assure ; ah ! ah ! ce maudit sanglier nous a donné assez de mal. Mais enfin, nous en sommes venus à notre honneur ! (*Apercevant Léodgard*). Eh ! je ne me trompe pas, voilà mon jeune libérateur ! (*Allant à Léodgard, et lui tendant la main*). Touchez là, mon ami, je vous revois toujours avec plaisir.

LEODGARD, *s'inclinant.*

M. le comte !...

LE COMTE.

Mais, pourtant, je suis fâché contre vous, Léodgard.

ERNESTINE, *vivement à Léodgard.*

Je vous l'avais bien dit, monsieur, que mon père était fâché.

LE COMTE.

Comment diable, on ne vous voit pas, vous ne venez pas au château ; que signifie ?... Monsieur, je vous l'ai déjà dit, vous n'êtes pas fait pour rester dans une chaumière ; j'ai des projets sur vous.... J'ai certain régiment dans lequel je veux vous faire entrer.... Nous arrangerons tout cela.

LEODGARD.

M. le comte est trop bon.... Mais, mon père....

LE COMTE.

Votre père y consentira, pardieu ! Pourquoi s'opposerait-il à l'avancement de son fils ? Je le verrai, et j'en fais mon affaire.  
(*Apercevant Fritz*) Mais, quel est ce brave homme ?

FRITZ,

Votre méunier, monsieur le comte, ruyau hier soir à Mansfeld.

BETTMANN, *s'avançant.*

Oui, M. le comte, c'est mon oncle, et v'là madame Bettmann, ma femme, à vot' service.

LE COMTE.

Ah ! ah ! le méunier Fritz, j'en ai entendu parler vraiment. Mon cher Fritz, j'aime les honnêtes gens et je les vois toujours avec plaisir. Mais voilà, sans doute, M. le baron.

---

#### SCÈNE XIV.

Les Précédens, LE BARON, ALBERT.

(*Le Baron arrive suivi d'Albert qui rentre au fond pendant les Réquiem*).

LE COMTE.

Arrivez donc, Baron, nous n'attendions plus que vous pour retourner au château.

LE BARON.

Pardon, M. le Comte, j'étais à la recherche de mademoiselle, j'ignorais qu'elle fût en ce lieu.

LE COMTE.

Ma fille ; oh ! elle n'a pas suivi la chasse aujourd'hui.

LE BARON, *à part, en regardant Léodgard.*

Encore ce jeune homme auprès d'Ernestine !...

LEODGARD, *à part.*

Que la présence de ce baron me déplaît.

LE COMTE, *aux habitants de la ferme.*

Ah ! cà, mes amis, je compte sur vous ce soir. Je veux que l'on danse au château, que chacun se livre à la joie. Dans quelques jours je marie ma fille, et l'on ne saurait trop tôt célébrer un tel moment.

LEODGARD, *à part.*

Hélas !

ERNESTINE, *à part, en regardant Léodgard.*

Comme il est agité !

LE COMTE, *à Bettmann.*

Bettmann, c'est toi que je charge de rassembler mes vassaux et d'être l'ordonnateur de la fête.

BETTMANN.

Ça suffit, monseigneur ; vous ne pouviez pas mieux vous adresser.

LE COMTE.

Vous en serez, mon cher Léodgard ; je veux même que vous m'amenez votre père, cet honnête Werner dont chacun fait l'éloge dans ce pays. Je ne l'ai point encore vu. Vous lui direz que je l'attends, ainsi que vous, et que je veux absolument qu'il vienne au château.

LÉODGARD.

M. le comte, c'est nous faire trop d'honneur...

LE COMTE.

Je compte sur lui. Il faut que je lui fasse part de mes projets sur son fils, et j'espère qu'il les approuvera.

ERNESTINE, à Léodgard.

Vous l'entendez, monsieur ; mon père compte sur vous.

LE COMTE.

Allons, mes amis, retournons au château.

(Le baron donne la main à Ernestine. Toute la chasse s'éloigne. Léodgard rentre dans la chaumière en jetant un dernier regard sur Ernestine).

---

SCÈNE XV.

FRITZ, BETTMANN, LOUISA.

FRITZ.

Ce comte de Mansfeld est vraiment aimable.

BETTMANN.

Ah ! ça, vous l'avez entendu, vous autres ? c'est moi qui suis chargé de diriger la fête.

LOUISA.

Nous verrons comment tu t'en tireras.

BETTMANN.

Oui, vous l'verrez.

LOUISA.

Quant à moi, je vais rassembler tous les villageois, et les amener ici.

BETTMANN.

C'est ça, va. Pendant ce temps-là, je dresserai le plan de mes cérémonies.

FRITZ.

Et moi, j'allons passer un' veste un peu plus relevée. (*Il rentre*).

BETTMANN.

Allez, allez. Surtout, madame Bettmann, ne vous amusez pas à bavarder avec toutes les commères du village.

LOUISA.

C'est bon, c'est bon. (*Elle sort en courant*).

## SCÈNE XVI.

BETTMANN, *seul.*BETTMANN, *en parlant à lui-même.*

C'est que c'est que d'avoir du mérite ! Tout vous tombe sur les bras..... les fêtes, les noces, les enterrements..... Quoiqu' ça, je ne sais pas trop comment j' vas me tirer de tout c' embarras..... Qu'est-ce que j' leur f'rai faire à c'te fête?... Voyons..... Ah ! oui, une bonne idée !... Monseigneur, qui aime tant la chasse... si on lâchait un ours au milieu d' la danse..... Oh ! non, ça pourrait effrayer mamselle Ernestine.... Ah ! mais, j'y pense, j'ai encore trois ou quatre fusées que j'avais achetées à ma noce. Je les f'rai partir devant les yeux de monseigneur, c'est ça ; et puis M. Léodgard, qui n'est pas bête, m'aidera pour le reste des préparatifs. Ainsi v'là qu'est arrangé. Allons mettre mon habit jaune d'œuf, et prenons mon paquet de fusées. (*Il rentre à la ferme.*)

## SCÈNE XVII.

LEODGARD, FRANCK.

(*Franck paraît dans le fond sur la colline ; il est mal vêtu, a une barbe longue ; son abord doit annoncer la misère et le besoin.*)

FRANCK.

J'aperçois une ferme..... Avançons. Si les personnes qui l'habitent sont humaines, elles auront pitié d'un infortuné (*Il descehd.*)

LÉODGARD, *révour.*

Je n'ai point encore osé parler à mon père de l'invitation du comte de Mansfeld.... Comment faire pour le décider à se rendre au château?... Cependant il n'y a aucun danger.... mais je crains qu'il ne voie dans ma demande que le désir de me rapprocher de celle que j'aime, et dont je lui ai promis d'éviter la présence.... Aimable Ernestine ! combien l'intérêt qu'elle m'a témoigné est doux pour mon cœur !

FRANCK.

Ce jeune homme est sans doute de cette habitation..... (*Il approche de Léodgard.*) Pardonnez, monsieur, si j'ose....

LÉODGARD, *se levant vivement.*

Que vois-je !... Qui êtes-vous ?... Que me voulez-vous ?

FRANCK.

Je suis un infortuné que le besoin accable.... La fatigue a tellement affaibli mes sens....

LÉODGARD.

Vous êtes malheureux, vous avez droit à mes secours.... Tenez, asseyez-vous d'abord. Je vais vous donner de quoi réparer vos forces.

FRANCK, *s'asseyant.*

Bon jeune homme !

## SCENE XVIII.

Les Précédens, BETTMANN.

BETTMANN, *sortant de la ferme.*

Me v'là, me y'là..... et j' dis que j' n'ai pas été long-temps....  
*(Apercevant Franck.)* Tiens ! qu'est-ce que c'est donc que c't  
 homme-là ?

LÉODGARD.

Bettmann, reste près de ce pauvre homme, pendant que je vais  
 lui chercher ce dont il a besoin. *(Il entre dans la chaumière.)*

BETTMANN, *à part.*

Allons, encore un mendiant..... *(Il le regarde.)* Ah ! qu'il a  
 mauvaise mine ! Je n' voudrais pas me trouver la nuit avec  
 c't homme-là..... C'est peut-être ben un des voleurs qui rôdent  
 dans les environs.

LÉODGARD, *revenant avec une bouteille et un verre.*Tenez, tenez... voilà qui vous fera du bien. *(Il lui verse à boire.)*

FRANCK.

Etre généreux ! ... Qu'il est digne de louanges, celui qui, comme  
 vous, se plaît à secourir les infortunés !

BETTMANN, *à part.*

C'est ça... il paye avec des phrases.

FRANCK, *après avoir bu.*Je vous remercie. Je me sens beaucoup mieux. *(Il se lève.)*

LÉODGARD.

Venez-vous de loin ?

FRANCK.

Oui... de très-loin.

LÉODGARD.

Et vous allez?...

FRANCK.

Je traîne en tous lieux ma déplorable existence, sans avoir  
 aucun but déterminé.

LÉODGARD.

Vous passerez la nuit en ces lieux. Mon père est bon, sensible ;  
 il vous recevra avec plaisir.

BETTMANN, *à part.*

Il lui fait là un joli cadeau !

FRANCK.

Votre père.... ah ! s'il vous ressemble, bon jeune homme, il doit  
 avoir toutes les vertus.

WERNER, *en dehors.*

Léodgard ! Léodgard !

BETTMANN.

Mais, tenez, je l'entends justement, M. Werner.

---

SCÈNE XIX.

Les Précédens, WERNER.

( Werner sort de la chaumière, Léodgard va au-devant de lui ).

LÉODGARD.

Me voici, mon père. J'étais auprès de ce pauvre homme, qui a besoin de mes secours.

WERNER, s'avancant.

Quel est cet infortuné ?

FRANCK, qui a fixé Werner dès son entrée, s'écrie avec effroi.

Grand dieu !.... n'est-ce point une illusion ?.... Ah ! fuyons, fuyons de ces lieux !

BETTMANN.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

( Il se sauve avec effroi et disparaît par le fond. Etonnement général. Fritz sort de la ferme ).

---

SCÈNE XX.

WERNER, LÉODGARD, FRITZ, BETTMANN.

WERNER, à part.

Que signifie....

BETTMANN.

Ah ! ben, il est drôle, par exemple !

FRITZ.

Qu'est-ce qu'il y a ? ... Quel est cet homme qui se sauve comme s'il avait peur ?

LÉODGARD.

En vérité, je n'y conçois rien.... Le connaissiez-vous, mon père ?

WERNER.

Non.... je ne me rappelle pas... Mais ma vue a produit sur cet homme un effet bien singulier. Son regard exprimait l'effroi. D'où peut venir ce trouble ?.... Je ne sais que penser ...

BETTMANN.

Il est fou.... ou il a perdu la tête.

FRITZ.

Laissons cet homme.... Et, dites-moi, vous venez au château, mon cher Werner ?

WERNER.

Au château.... moi ?

LÉODGARD.

Oui, mon père, M. le comte m'a chargé de vous en prier ; il désire vous voir, vous parler.

WERNER.

Je ne puis, mes amis. Tu sais, Léodgard, que je ne veux point quitter ma chaumière.

FRITZ.

Votre fils ne vous dit pas tout. Vous ignorez que monseigneur l'aime beaucoup, qu'il a des projets sur lui... et quand on veut obliger le fils, il est assez naturel de désirer connaître le père. Votre refus, au contraire, pourrait mécontenter M. le comte. Croyez-moi, mon cher Werner, ayez, pour une fois, cette complaisance, dont dépend peut-être l'avancement de votre cher Léodgard.

WERNER.

Se pourrait-il !... Léodgard, tu m'avais caché cette circonstance.

LÉODGARD.

Je craignais, mon père, de vous voir attribuer ma demande à un autre motif.

WERNER, *prenant la main de Fritz.*

Eh bien ! mes amis, j'irai au château.

FRITZ.

Tant mieux, morbleu ! Je suis bien aise de vous voir quitter un peu votre retraite... que diable !

LÉODGARD, *bas à Werner.*

Vous n'avez rien à craindre, mon père ; vingt ans d'écoulés... ce costume... et d'ailleurs il n'y a personne au château qui vous connaisse.

WERNER.

Mon ami, ton bonheur futur en dépend, et cette raison seule me détermine.

BETTMANN.

Ah ! voilà tout l'univers.

## SCÈNE XXI.

Les Précédens, LOUISA, Vassaux du Comte.

( Louisa arrive à la tête des villageois ).

LOUISA.

Voilà ; j'espère que je n'ai pas été long-temps.

BETTMANN.

C'est bien ; j'en suis content de toi. Ah ! ça, maintenant nous pouvons partir.

LOUISA.

Partir !... Ah ! ben, est-ce que tu crois que j'irai au château comme ça ? Tu as mis ton bel habit, et moi il faut que j'en mette un autre.

BETTMANN.

Allons, c'est ça... et puis nous n'en partons pas d'une heure... et j'en aurai pas le temps de préparer mes préparatifs.

( 27 )

FRITZ.

Mais qui t'empêche d'aller en avant ? Nous vous rejoindrons, Louisa et moi.

WERNER.

Je partirai avec vous, mon cher Fritz.

BETTMANN.

Ah ! ben, à la bonne heure comme ça.... Nous allons devant, nous autres.... M. Léodgard, vous allez v'nir avec moi, n'est-ce pas ? pour m'aider un p'tit brin d' vos avis.

LÉODGARD, *avec joie*.

Oui, mon ami, volontiers.... Vous me le permettez, mon père ?

WERNER.

Va, mon cher Léodgard.

LÉODGARD, *à part*.

Je pourrai la voir ! peut-être lui parler encore !

BETTMANN.

Allons, v'là qu'est dit.... Louisa, tu peux te donner le temps.... Mon oncle, j'vous r'commande ma femme. Et vous, mes amis, en marche.

Bettmann et Léodgard se mettent à la tête des villageois ; Fritz, Werner et Louisa restent devant la ferme pour les voir partir :

FIN DU PREMIER ACTE.

## ACTE II.

(Le théâtre représente l'intérieur des jardins du château. Le fond est fermé par une grille à travers laquelle on aperçoit la campagne : la grille s'ouvre au milieu du théâtre. Sur le devant, à gauche, une espèce de rocher surmonté d'un pavillon chinois : on monte au pavillon par une porte pratiquée en bas dans le rocher; en face, à droite, un bosquet, un banc).

### SCÈNE PREMIÈRE.

(La porte de la grille du fond est ouverte. Franck paraît dans la campagne. Il entre dans le parc et s'appuie un moment contre la grille).

#### FRANCK.

Je sens..... que les forces me manquent..... je ne puis aller plus loin..... Reposons-nous un moment.... ( *Il va s'asseoir sous le bosquet.* ) Ce parc appartient sans doute au seigneur de ce canton.... Mais je ne vois personne..... Respirons un instant ... Funeste effet du crime ! tu m'offres partout l'image de ma victime.... Je ne sais si c'est une illusion ; mais encore tout-à-l'heure , il m'a semblé reconnaître , dans cet honnête villageois , celui dont je fus le secrétaire , l'infortuné comte de Holdeim.... que , pour un peu d'or , j'ai conduit à l'échafaud.... Ah ! malheureux ! plus de repos , plus de calme pour mon âme.... Cruel Worback ! c'est toi qui m'as perdu . J'ai cédé à tes insinuations perfides.... Ce manteau , cette épée , qui appartenaient au comte c'est moi qui te les ai remis.... J'ignorais cependant l'usage affreux que tu en devais faire.... Mais je n'en suis pas moins coupable , puisque je t'ai servi à perdre le plus vertueux des hommes.... Le baron me croit mort , sans doute. S'il savait que j'existe encore , j'aurais tout à craindre de sa vengeance... On brise l'instrument de son crime , lorsque l'on ne veut plus s'en servir. Je pourrais , il est vrai , lui opposer la lettre qu'il m'écrivit pour m'engager dans cette trame odieuse.... Je la possède toujours cette lettre fatale ; mais je ne puis en faire usage sans me perdre moi-même ; et cette circonstance aura sans doute calmé les craintes du baron.... Le ciel m'a bien puni de mon crime.... J'ai traîné de contrée en contrée ma misérable existence.... Cet or , pour lequel je me suis avili , ne m'a duré qu'un moment.... et mes remords seront éternels ... La misère , la honte , le besoin : voilà quel est désormais mon partage.... Oh ! mon Dieu ! j'ai mérité ta colère ; frappe un misérable indigne de la vie , et délivre-moi d'une existence que je n'ai plus la force de supporter...., ( *Il reste un moment accablé.* ) Mais le jour s'avance... Je ne sais où porter mes pas incertains. Dans l'état déplorable où je suis réduit , je n'ose

me montrer aux regards.... Si je pouvais rester en ce lieu jusqu'à la nuit.... (*Il approche du rocher, dont la porte est ouverte.*) Où conduit cette grotte?... sans doute à ce pavillon.... Cet endroit est favorable pour se livrer au repos.... On ne saurait me faire un crime de m'être arrêté dans ce lieu.... Attendons la nuit au fond de cet asile.

(Frank entre dans l'intérieur du rocher et repousse la porte sur lui).

---

## SCÈNE II.

LE BARON, ALBERT.

(Le baron entre par la gauche d'un air mécontent, Albert le suit).

ALBERT.

Qu'avez-vous, M. le baron? Je vous trouve un air sombre, soucieux.

LE BARON.

Tu ne te trompes pas, Albert; tout semble, aujourd'hui, devoir me porter ombrage.

ALBERT.

Comment! à la veille de vous marier, et lorsque vos affaires ont pris la tournure la plus favorable.... Qui diable peut vous tourmenter?

LE BARON.

Tu connais mon caractère; tu sais combien il est inquiet, défiant.... J'ai cru m'apercevoir qu'Ernestine ne m'aimait pas.

ALBERT.

Quelle idée!... D'ailleurs, elle ne vous connaît que depuis trois jours, puisqu'elle était au couvent lors de votre liaison avec son père; ainsi, vous ne pouvez pas encore juger....

LE BARON.

Il ne faut qu'un instant pour deviner un pareil sentiment. Elle ne m'aime point, te dis-je; mais ce n'est pas tout encore.

ALBERT.

Elle en aime un autre, peut-être?

LE BARON.

Je suis presque tenté de le croire en voyant l'intérêt qu'elle prend à un jeune paysan.

ALBERT.

Ah! ce Léodgard.

LE BARON.

Justement. Pour un faible service que le comte exalte!... Ils l'ont engagé à se rendre à la fête!... Au reste je saurai approfondir mes soupçons.

ALBERT.

Comment présumer que la fille du comte de Mansfeld aime un villageois.

LE BARON.

Un villageois !..... Ce Léodgard paraît avoir reçu de l'éducation... Quel est son père ?

ALBERT.

Je l'ignore.

LE BARON.

Malheur à ce jeune insensé s'il ose aimer Ernestine !... Tu sais comme je me venge de mes rivaux.

ALBERT.

Oui, seigneur, et le comte de Holdeim a dû se repentir de la préférence qu'il avait obtenue sur vous. Il faut avouer que cette affaire-là fut bien conduite !... C'est pourtant moi qui vous donnai l'idée de vous couvrir des vêtements de Holdeim pour aller... vous défaire de M. de Limbourg... Le pauvre diable y fut trompé lui-même ; il crut que c'était son cousin qui venait le frapper, et les cris qu'il jeta en le nommant servirent encore de preuves pour accuser le comte.

LE BARON.

Oui, tout a fort bien réussi. Cependant la suite de cette affaire ne répondit pas à mes désirs.

ALBERT.

Comment ?

LE BARON.

D'abord le comte s'est échappé.

ALBERT.

Eh ! qu'importe, il n'en est pas moins condamné ; il ne peut réparer, et si jamais le hasard vous le faisait rencontrer, vous pourriez le livrer entre les mains de la justice.

LE BARON.

Non !... Je saurais m'en débarrasser moi-même ; je ne serais point assez imprudent pour rappeler cette affaire aux yeux du public !... Souviens-toi que ce misérable qui nous donna les vêtements du comte, après nous avoir instruit de la nuit où son maître devait s'absenter, et qui me procura l'entrée de la maison où je remis l'épée et le manteau, Franck enfin, a disparu au moment où je comptais me défaire d'un homme dont l'existence peut nuire à ma tranquillité.

ALBERT.

Il est vrai que ce Franck pourrait bien, s'il le voulait, nous jouer quelque mauvais tour... Il possède, je crois, un billet que vous lui écrivîtes pour cette affaire, et dont le contenu...

LE BARON.

Voilà justement ce qui cause mes alarmes.

ALBERT.

Mais une chose doit vous rassurer, seigneur, c'est que cet homme ne pourrait vous accuser sans se perdre lui-même ; ainsi vous n'avez rien à craindre. Occupons-nous plutôt de ce Léodgard ;

s'il osait se faire aimer de votre prétendue, je trouverais bien le moyen de vous délivrer d'un rival importun. J'ai justement fait hier soir une rencontre.....

LE BARON.

Une rencontre... que veux-tu dire ?

ALBERT.

J'étais sorti un peu tard du château : arrivé depuis trois jours en ces lieux, j'étais bien aise d'en connaître les environs. Je dirigeai ma course vers le moulin de Mansfeld qui est sur la lisière de la forêt. Après avoir marché quelques lieues, voyant que la nuit devenait sombre, je me disposais à rebrousser chemin, lorsqu'un signal donné à peu de distance m'avertit que je n'étais pas seul. Au même instant cinq à six personnages (dont vous devinez la profession), m'entourent et se disposent à me dévaliser. Ne pouvant leur opposer de résistance, je me résignais à mon sort, lorsque l'un d'eux approchant de mon visage une lanterne sourde, s'écrie : Eh ! je ne me trompe pas, c'est Albert !... A ces mots je le regarde et je reconnais à mon tour un certain Leroc, un de mes anciens camarades, avec lequel j'avais fait... mes études, quelque temps avant d'entrer à votre service. Leroc m'embrasse, ses camarades en font autant ; ces messieurs me restituent ce qu'ils m'avaient déjà pris, et au lieu de me dévaliser me font des offres de service. Vous jugez de mon étonnement. Je témoignai à Leroc et à ses compagnons toute ma reconnaissance, et ils m'ont quitté en me renouvelant leurs protestations et en m'assurant que si jamais j'avais besoin de leur aide, je les trouverais toujours disposés à m'être agréable.

LE BARON.

Fort bien, mon cher Albert, cette rencontre pourra effectivement nous être utile. Tu saurais donc où les retrouver si nous en avons besoin ?

ALBERT.

Oui, tant qu'ils seront dans ce pays. Je connais leur signa'.

LE BARON.

Mais qu'entends-je ?

ALBERT.

Ce sont les vassaux du comte qui se rendent en ces lieux..... Eloignons-nous, seigneur, je vais achever de vous faire part des moyens que nous pourrions employer pour perdre votre rival.

(Ils sortent.)

### SCÈNE III.

LÉODGARD, BETTMANN, Villageois, Villageoises.

(Ils descendent les montagnes du fond, et entrent dans le parc.)

BETTMANN.

Ah ! nous y'la arrivés. Arrêtons-nous ici ; c'est devant ce bos-

quet que j'établis ma fête. Nous serons bien ici, n'est-ce pas, M. Léodgard?

LÉODGARD.

Oui... oui, très-bien. (*A part.*) C'est dans ces lieux qu'elle habite!... Elle vient chaque jour se promener dans ces jardins.... L'air que je respire me semble plus doux, plus pur.... Tout ici me la rappelle.

BETTMANN.

Ah! ça, vous entendez, vous autres; faut décorer ce bosquet à l'antique, avec des fleurs, des branches, et ainsi de suite.

(*Les Villageois ornent le bosquet de guirlandes.*)

UN VILLAGEOIS.

Dis donc, Bettmann, si nous montions à ce pavillon y porter des fleurs?

BETTMANN.

Non, non, n'allez pas là, c'est inutile.... (*A part.*) Je me réserve c't'endroit-là pour tirer mes sucées après la danse.... et j' dis qu'on les verra de loin.... (*A un villageois.*) Ah! toi, dis donc.. Tu vois ben ce p'tit pavillon qu'est là-bas.... (*il désigne à droite*) que mon-seigneur appelle.... attends donc... son repos de chasse.... Eh ben! il faut aller y arranger des guirlandes, des fleurs autour des armes de M. le comte, et nous l'y conduirons avant la danse en grande cérémonie. Tu entends ben? Vas-y avec deux d'tes camarades. D'ailleurs, j'irai vous surveiller. (*Les trois villageois sortent par la droite.*) Ah! mon dieu! queu tête faut avoir!... C'est ça... C'est vraiment pas trop bête... n'est-ce pas, M. Léodgard? (*Léodgard est plongé dans ses rêveries et ne l'entend pas.*) Tenez, r'gardez un p'tit brin... Ah! ça, mais dites-donc, est-ce que vous devenez sourd?

LÉODGARD, *sortant de ses réflexions.*

Ah! pardon, mon ami.... Oui, cela sera fort bien comme cela.

BETTMANN.

C'n'est pas l'embarras, si c'est comme ça qu'vous nous aidez, fallait pas vous déranger.... Mais v'là mademoiselle Ernestine qui vient par ici.

LÉODGARD, *à part.*

Ernestine!

---

## SCÈNE IV.

Les Précédens, ERNESTINE.

(*Tous les Villageois se rangent pour saluer Ernestine.*)

ERNESTINE.

Ne quittez pas votre travail, mes amis; continuez vos préparatifs; je ne veux pas que ma présence dérange votre fête.

BETTMANN.

Mamselle est bien bonne.... Allons, à l'ouvrage, vous autres.  
Moi, j' vas donner un coup d'œil au p'tit pavillon. ( *Il sort.* )

( Les Villageois continuent leurs apprêts ).

ERNESTINE, *s'avancant sur la scène, à Léodgard.*  
Ah! vous voilà, monsieur.

LÉODGARD.

Où, mademoiselle.

ERNESTINE.

Et monsieur Werner?

LÉODGARD.

Il va venir, mademoiselle.

ERNESTINE.

Je suis charmé, monsieur, que vous ayez cédé aux sollicitations  
de mon père, et qu'il vous ait décidé à venir en ces lieux.

LÉODGARD.

Hélas! j'y viens sans doute pour la dernière fois.

ERNESTINE.

Pour la dernière fois, dites-vous! Et quel motif?...

LÉODGARD.

Il en est un.... bien cruel pour mon cœur!

ERNESTINE.

Que voulez-vous dire?

LÉODGARD.

Vous allez vous marier.... et vous me le demandez!

ERNESTINE.

Me marier.... Et pourquoi cet événement priverait-il mon père  
de votre présence au château?

LÉODGARD.

Ah! mademoiselle, je puis avoir assez de force pour cacher une  
passion qui fait mon malheur, mais je n'aurai jamais celle d'être  
témoin de la félicité d'un autre.

ERNESTINE.

Et qui vous a dit, monsieur, que ce mariage fût décidé? Y ai-je  
consenti?... Léodgard, vous ne m'avez appris qu'une partie de vos  
malheurs; j'exige, aujourd'hui, votre confiance entière; je veux  
connaître votre nom, le rang de votre père. Je vous le répète, je  
veux tout tenter pour vous rendre au bonheur.

LÉODGARD.

Ah! mademoiselle, ce que vous me demandez est impossible.  
Je ne puis....

ERNESTINE.

Vous voulez je le vois, que mon mariage s'accomplisse. Peut-  
être votre confiance eût-elle tout changé; mon père aurait connu  
vos malheurs, votre rang; il vous aurait prêté son appui.... Mais  
puisque vous persistez à garder le silence....

LÉODGARD.

Ah ! par pitié, belle Ernestine, n'exigez pas un aveu....

ERNESTINE.

Si vous me refusez, je n'ai aucun motif à donner à mon père, et, dans quelques jours, je deviens l'épouse du baron.

LÉODGARD.

Grand Dieu !

BETTMANN, *revenant.*

V'là qu'est arrangé.... et joliment, j' m'en vante.... T'nez, mamselle, regardez seulement ce point de vue. (*Il indique le pavillon.*)

ERNESTINE, *faisant quelques pas au fond.*

Oui,... oh ! c'est très-bien.

BETTMANN, *aux villageois.*

Mes amis, mamselle trouve que c'est très-bien. V'là monseigneur.... attention.

ERNESTINE, *bas à Léodgard.*

Eh bien ! monsieur, êtes-vous décidé ?

LÉODGARD.

Vous le voulez... vous saurez tout mademoiselle ; vous connaîtrez l'infortuné Léodgard. Mais en quel lieu, comment pourrai-je?..

ERNESTINE.

Après la fête, je me rendrai ici avec Anna, devant ce pavillon.

LÉODGARD.

Après la fête, dites-vous ?

ERNESTINE.

Silence, voici mon père.

---

### SCÈNE V.

Les Précédens, LE COMTE, LE BARON, Domestiques.

( Les Villageois forment une haie en présentant des bouquets au comte ).

LE COMTE.

Fort bien, mes amis ; c'est charmant.... Comment donc ! Bettmann, mais cette fête te fera honneur

BETTMANN.

Oh ! monseigneur, vous n'voyez pas encore tout.

LE BARON, *à part.*

Ernestine encore avec ce jeune homme !....

LE COMTE.

Et toi, ma fille, as-tu remercié ces bonnes gens.

ERNESTINE.

Oui, mon père, je suis aussi très-satisfaite.

LE BARON, *avec intention.*

Comment ne le seriez-vous pas, mademoiselle, lorsque vous êtes entourée de tous ceux qui vous aiment !... Il est si doux d'inspirer de pareils sentimens...

ERNESTINE.

Il est vrai, monsieur, que c'est un bonheur que tout le monde n'a pas.

LE COMTE, *bas à Ernestine.*

Ernestine, le baron se plaint de ton indifférence. En effet, tu le traites avec une froideur....

ERNESTINE, *bas au comte.*

Mon père, vous m'avez permis de ne point vous cacher mes sentimens, et je sens que le baron de Worback ne régnera jamais sur mon cœur.

BETTMANN.

Ah ! v'là mon oncle et M. Werner.... sans compter ma femme.  
(Léodgard va au-devant de son père).

---

SCÈNE VI.

Les Précédens, WERNER, FRITZ, LOUISA.

(Le comte va vers les nouveaux venus, le baron regarde alors d'un autre côté).

LE COMTE.

Bonjour, mes amis, bonjour.

LÉODGARD.

Mon père, voici monseigneur.

LE COMTE.

Approchez, M. Werner je suis charmé de vous voir, ce que l'on m'a dit de vous dans ce pays m'a donné le désir de vous connaître; et ce que votre fils a fait pour moi était un nouveau motif pour que je désirasse que vous vinssiez au château.

WERNER

M. le comte, je ne mérite pas tant d'éloges.... et mon fils est trop heureux d'avoir pu vous être utile.

LE BARON, *à part.*

Quelle voix !.... (Il fixe alors Werner qui ne le regarde pas).

LE COMTE.

J'espère que je vous verrai souvent, et que je pourrai par la suite être à mon tour utile à Léodgard.

LE BARON, *à part.*

C'est lui !...

WERNER.

Ah ! M. le comte, votre bienveillance.... (Ses yeux se portent sur le baron. Il s'arrête et se trouble). (A part). Grand Dieu....

LE COMTE.

Eh bien !... qu'avez-vous donc ?... Comme vous regardez M. le baron de Worback.... Le connaissiez-vous ?...

LE BARON.

Oui.... oui.... Monsieur doit se rappeler de moi, car il m'est aussi parfaitement connu.



LÉODGARD, *à part.*

Que veut-il dire....

WERNER, *à part.*

Jesu is perdu !..

LE COMTE.

Ah ! vous vous connaissez ! cette rencontre doit alors vous faire plaisir....

LE BARON.

Oh ! elle m'en fait beaucoup en effet.

WERNER, *à part.*

Je frémis.

BETTMANN, *s'avançant.*

Si monseigneur voulait bien s'mettre à notre tête ; j'avons encore ben des choses à lui faire voir avant d'commencer la danse.

LE COMTE.

Comment ! une surprise , Bettmann ?

BETTMANN.

Oui , monseigneur , une surprise rien que ça.

LE COMTE.

Allons , mes enfans , je suis prêt.

BETTMANN.

Suivez-moi , vous autres , et qu'ça soit soigné.

LE COMTE, *au Baron, qui est resté les yeux fixés sur Werner.*

Venez , baron.

( Le comte, Ernestine et le baron se rendent au pavillon, escortés par les villageois, Bettmann et Louisa en tête. Werner retient son fils, Fritz reste au fond ).

---

## SCÈNE VII.

WERNER, FRITZ, LÉODGARD.

WERNER, *bas et vite à Léodgard.*

Léodgard , il faut quitter à l'instant le château ; il faut fuir le pays.

LÉODGARD.

Qu'est-il donc arrivé ?... quel motif....

WERNER.

La vie de ton père en dépend.

LÉODGARD.

Que dites-vous ?

WERNER.

Je suis reconnu ; cet homme que tu viens de voir est le baron de Worback ; s'il dit un mot, je suis perdu !..

LÉODGARD.

Funeste rencontre !....

( 57 )

**FRITZ**, *bas à Werner.*

Qu'avez-vous, mon ami ? vous êtes troublé.

**WERNER.**

Je suis forcé de fuir... de quitter ce pays....

**FRITZ.**

Se pourrait-il ? vous !... nous abandonner !

**WERNER.**

Il le faut... Je vais retourner à ma chaumière, et tout disposer pour ma fuite. Cette nuit, je me rendrai au moulin ; vous y recevrez mes derniers adieux.

**FRITZ.**

Vous me promettez de ne point partir sans me voir ?

**WERNER.**

Je vous le jure... mais on approche... viens, Léodgard, fuyons.

**FRITZ.**

Les infortunés !

**LÉODGARD.**

Oh ! mon Dieu, quand daigneras-tu mettre un terme à nos malheurs.

( On entend la marche de la fête. Werner entraîne son fils ; ils disparaissent par le fond ).

**FRITZ.**

Oh ! je me trompe fort, ou ce baron est pour beaucoup dans ce départ précipité.

---

### SCÈNE VIII.

**LE COMTE, LE BARON, ERNESTINE, FRITZ, BETTMANN ; LOUISA, Villageois.**

( Tout le monde revient. Ernestine et le baron cherchent des yeux Léodgard et Werner. )

**LE COMTE**, *à Bettmann*

Vraiment, Bettmann, tout cela est fort joli, et je t'en fais mon compliment.

**BETTMANN.**

Toutes ces guirlandes et ces couronnes sont sorties de ma tête, monseigneur.

**ERNESTINE**, *à part.*

Je ne vois plus Léodgard.

**LE BARON**, *à part.*

Il est parti !... Ma présence l'aura effrayé, je m'y attendais ; mais il ne pourra éviter ma vengeance. Ne troublons point la fête, attendons l'instant d'agir.

**LE COMTE.**

Mais où est donc l'honnête Werner et son fils ?

FRITZ.

Ils viennent de quitter le château, monseigneur, ils n'étaient venus que pour satisfaire à votre invitation ; mais la présence de Werner étant nécessaire chez lui, il n'a pu rester à la fête.

LE BARON, *à part.*

Vain prétexte ! qui ne saurait m'abuser.

BETTMANN.

Allons, en avant la danse ; monseigneur, si vous le permettez, nous allons commencer.

LE COMTE.

Volontiers, mes amis (*on se place.*).

BETTMANN.

Vlà c'que c'est, et comme vous aimez la chasse, j'allons vous en donner une de ma façon... (*aux villageois*). Allez, vous autres, distinguez-vous (*à part.*) ; et nous quand il en sera temps, j'montrons sus c'rocher. J'ai dans ma poche ma surprise, ce s'ra pour le bouquet.

(*Ballet.*).

(Vers la fin du ballet, Bettmann entre dans le rocher. Le ballet terminé, on entend Bettmann crier. Il sort tout effrayé, tout le monde se lève).

BETTMANN.

Ah !... à moi... au secours ! Ah !... mon Dieu !

LE COMTE.

Que signifient ces cris... Que t'est-il arrivé, Bettmann ?

LOUISA.

Allons, il aura encore fait quelque sottise !

BETTMANN.

Ah !... pardon, monseigneur, j'vas vous dire... J'ai pas été maître de ma peur.... J'étais entré dans ce rocher pour monter à ce pavillon où j'voulais tirer des fusées pour achever la fête... mais v'là qu'en marchant dans c'te grotte où l'on ne voit pas clair, mes pieds ont rencontré quelque chose, et j'suis tombé l'nez sus l'visage d'un homme.

TOUS.

D'un homme !

BETTMANN.

Ou d'une femme.... je n'sais pas lequel, mais à coup sûr c'était un individu.

FRITZ.

Comment, c'est pour cela que tu fais tout ce tapage !

LE COMTE.

Mes amis, entrez dans cette grotte et amenez-moi la personne qui a si fort effrayé Bettmann.

(Fritz et des Villageois entrent dans le rocher).

LOUISA, *à Bettmann.*

Faut avouer que tu es bien poltron !... Avoir peur parce que l'on tombe sur quelqu'un !

BETTMANN.

Oh ! j'sais bien que t'es hardie, toi... mais je ne le suis pas moi, voilà la différence.

---

SCENE IX.

Les Précédens, FRANCK.

(Franck sort du rocher avec les Villageois).

FRITZ.

Monsieur le comte, voici la personne qui était là-d'dans.

BETTMANN.

Tiens !... J'le reconnais à présent... C'est c't'homme de tantôt !

LE COMTE.

Approchez et dites-nous quel motif vous avait conduit en ces lieux.

LE BARON, à part.

Il me semble reconnaître cet homme.

FRANCK.

Pardonnez, monseigneur, à un malheureux... en passant devant ce parc j'ai vu la grille ouverte, je suis entré ; j'étais accablé de fatigue : ne voyant personne dans ces jardins, j'ai pénétré dans cette grotte où, surpris par le sommeil, je m'étais endormi sans penser que je pouvais commettre une indiscrétion.

LE BARON, à part, avec effroi.

C'est Franck !... Evitons ses regards, et allons prévenir Albert.  
(*Il s'éloigne sans affectation et disparaît.*)

---

SCÈNE X.

Les Mêmes excepté le baron.

LE COMTE.

Allons, il n'y a pas grand mal à tout cela, pauvre homme. Mais d'où venez-vous ? que cherchez-vous dans ce pays ?

FRANCK.

Hélas ! M. le comte, je voyage depuis long-temps, sans savoir en quel lieu fixer ma destinée.... Je suis sans parens, sans amis, et je ne vis que des secours que l'on accorde au malheur.

LE COMTE.

Et pourquoi, en arrivant dans ce comté, ne vous êtes-vous point présenté au château ?

FRANCK.

Dans l'état déplorable où je suis réduit, je n'osais, mon seigneur, me montrer à vos regards.

LE COMTE.

Si, cependant, vous voulez intéresser en votre faveur, il faut vous faire connaître. Jamais les infortunés n'ont imploré en vain

mon appui, quand ils le méritent. Fritz, tu auras soin de ce pauvre homme, et tu me l'amèneras, demain matin, au château ; nous verrons ce que nous pourrons faire pour lui. En attendant, je te le recommande.

FRITZ.

Soyez tranquille, monseigneur, j'en aurons soin.

LE COMTE.

Je sais, mon ami, que je ne puis mieux l'adresser. Mais il se fait tard ; il faut rentrer. (*Il regarde autour de lui.*) Ah ! ah ! le baron nous a quittés ; il est sans doute au château. Allons le retrouver. Viens, ma chère Ernestine. A demain, brave homme. (*Aux villageois.*) Adieu, mes bons amis.

( Le comte emmène sa fille ; les Villageois saluent le comte ).

---

## SCÈNE XI.

FRITZ, LOUISA, BETTMANN, FRANCK, Villageois,  
Domestiques, ensuite ALBERT.

FRITZ.

Allons, maintenant, faut nous en r'tourner au logis.

(*Albert paraît au fond et écoute en se tenant derrière le bosquet.*)

ALBERT, à part.

C'est, ma foi, bien notre homme. Écoutons.

BETTMANN.

Ah ! j'dis qu'on s'en est donné !... quoiqu'ça, c'est dommage que j'naie pas eu l'temps de tirer mes fusées.... (*à part*) sans ce vieux soursnois, ça aurait été pourtant.

FRITZ, à Franck.

Vous allez venir avec moi au moulin, mon pauvre homme, j'tâcherons d'vous y restaurer un p'tit brin.

FRANCK.

Vous êtes trop bon, je crains de vous gêner....

FRITZ.

Pas du tout... Bath ! est-ce qu'on se gêne entre nous ?.... mais la nuit approche, il faut partir.

BETTMANN.

Dites donc, mon oncle, si ça n'vous gêne pas davantage, nous passerons aussi la nuit au moulin, Louisa et moi. Il y a fièrement loin d'ici à la ferme ; il se fait tard, et....

LOUISE.

Et tu as peur, n'est-ce pas ?

BETTMANN.

Non pas précisément, mais j'suis fatigué.

( 41 )

FRITZ.

Allons, c'est dit, mes enfans; vous resterez avec moi. (*A Frank*)  
Donnez-moi le bras, bonhomme, et partons.

(Fritz prend le bras de Frank; Bettmann et Louisa se mettent à la tête des villageois. Ils s'éloignent, les domestiques ferment la grille et se retirent.)

---

## SCÈNE XII

ALBERT, Seul.

ALBERT, *sortant du bosquet lorsque tout le monde est parti.*

Ils sont partis!... J'en ai assez entendu; c'est au moulin que cet homme doit passer la nuit. Allons, l'instant d'agir est arrivé... Parbleu! M. le baron ne s'attendait guère à rencontrer le même jour, et dans le même lieu, ces deux hommes dont nous parlions tantôt!... Voilà qui va nous donner de l'occupation! et je prévois que Leroc et ses amis nous seront fort utiles dans cette circonstance... mais je n'ai pas de temps à perdre. M. le baron doit me retrouver ici, courons à l'endroit de la forêt où se tiennent nos gens; assurons-nous d'eux, et revenons en ces lieux prendre les ordres de mon maître. (*Il fait quelques pas et écoute*). Il m'avait semblé entendre marcher... ce ne peut être déjà le baron. (*Il écoute*) Non... personne... Ouvrons cette grille, et ne la refermons pas, afin de pouvoir rentrer par ici.

(Il ouvre la grille, sort et la laisse tout contre. Il disparaît par le fond. Ernestine arrive par la gauche.)

---

## SCÈNE XIII.

ERNESTINE. ANNA.

(*Le jour commence à baisser*).

ERNESTINE.

Voici le rocher... le pavillon... c'est bien en ces lieux que j'ai dit à Léodgard de se rendre; mais pourquoi est-il parti avec son père pendant la fête? le motif de leur éloignement ne peut être celui que Fritz nous a dit. Le baron connaît M. Werner, serait-il cause de leur fuite? ah! je sens que cette idée me le rend encore plus odieux!... Anna, tu veilleras près de ces lieux. Si l'on me surprenait ici, on blâmerait ma démarche, et pourtant l'espoir d'être utile à deux infortunés est le seul motif qui me guide: ce désir est si naturel!... Naturel!... hélas! je n'ose interroger mon cœur!... Je sens qu'il ne m'inspire que de la haine pour le baron, et trop d'intérêt peut-être pour celui que je ne dois pas aimer... Cependant si la naissance de Léodgard est égale à la mienne, si son père...

ANNA.

Mademoiselle, j'entends marcher... c'est lui sans doute.

( Léodgard paraît dans le fond et s'approche de la grille ).

---

SCÈNE XIV.

ERNESTINE, LÉODGARD, ANNA.

( La nuit vient tout-à-fait pendant cette scène ).

LÉODGARD.

O bonheur ! la grille n'est pas fermée.

( Il entre. )

ERNESTINE.

C'est Léodgard !

LÉODGARD.

C'est ici... mais j'aperçois... Ah ! mademoiselle, je puis donc vous voir encore une fois.

ERNESTINE.

C'est vous ; monsieur, vous êtes resté bien peu de temps en ces lieux.

LÉODGARD.

Ah ! pardonnez-moi, mademoiselle, quand vous saurez le motif....

ERNESTINE.

Mais pourquoi donc avez-vous quitté la fête ?

LÉODGARD.

Hélas !... une rencontre cruelle....

ERNESTINE.

Qu'avez-vous, M. Léodgard, vous paraissez bien agité ?

LÉODGARD.

Je viens vous faire mes adieux.

ERNESTINE.

Vos adieux !... comment ?

LÉODGARD.

Nous partons ... cette nuit même.... Mon père et moi, nous quittons ce pays pour n'y plus revenir ! Chargé par mon père de nous procurer les déguisemens qui nous seront nécessaires.... j'ai profité de cette circonstance pour me rendre un instant auprès de vous, et vous voir pour la dernière fois.

ERNESTINE.

Grand Dieu !

LÉODGARD.

Vous avez voulu connaître mon sort ; hélas ! il est affreux !... Proscrit, fugitif, et pourtant innocent ! mon malheureux père est forcé de fuir, de se cacher, pour éviter le supplice qui l'attend... sachez, enfin, que je suis le fils du comte de Holdeim !

ERNESTINE.

Du comte de Holdeim?... Ah! Léodgard, que m'avez-vous appris!

LÉODGARD.

Gardez-vous, belle Ernestine, de croire mon père coupable; non, je vous le répète, je vous le jure, il est innocent du crime affreux qu'on lui impute... une trame abominable... Eh! je ne puis en découvrir les auteurs.

ERNESTINE.

Mais qui vous force à ce départ précipité?

LÉODGARD

Mon père est reconnu... un homme que je déteste... son ennemi... le baron de Worback!

ERNESTINE.

Le baron de Worback!

LÉODGARD.

Serait assez lâche pour nous trahir!... car si j'en crois mes sentimens, le baron est l'auteur de tous nos maux.

ERNESTINE.

Se pourrait-il?

LÉODGARD.

Mais hélas! je n'ai que des soupçons... je ne puis l'accuser!... et il faut partir, nous éloigner pour toujours!... Je dois suivre mon père, le devoir me le commande... Mais avant de quitter ces lieux j'ai voulu vous faire connaître nos malheurs; vous plaindrez un infortuné qui vous perd pour jamais, qui vous adore, qui conservera dans son cœur votre image chérie, et dont la seule consolation sera dans votre souvenir et dans l'idée que vous ne le méprisez pas.

ERNESTINE.

Moi, vous mépriser!... Ah! Léodgard! Léodgard!..... O ciel! j'entends du bruit!

(Albert et trois hommes paraissent au fond).

ANNA.

On vient de ce côté.

ERNESTINE.

Ah! Léodgard! que penserait-on de moi, si l'on me voyait avec vous dans ce lieu?

LÉODGARD.

Né craignez rien, la nuit est trop sombre pour que l'on puisse nous apercevoir

(Ils se placent à l'entrée du bosquet).

SCÈNE XV.

Les Précédens , ALBERT, LEROC, FORBAN, un Brigand,  
( Albert et les trois hommes entrent doucement dans le parc. Les trois brigands sont enveloppés dans de grands manteaux ).

ALBERT, *toujours à demi-voix.*

Nous voici dans l'intérieur du parc... Avancez, mes amis.

LEODGARD, *bas...*

Quels peuvent être ces hommes ?

ALBERT.

Ma foi ! je vous ai rencontrés fort à propos, car j'allais vous chercher. Combien sommes-nous ?

LEROC.

Quatre.

ALBERT.

Fort bien, et les autres ?

LEROC.

Ils sont en observation à l'étoile de la forêt.

ALBERT.

Nous les rejoindrons tout à l'heure. Il faut d'abord attendre M. le Baron et prendre ses ordres.

LEODGARD, *à part.*

Le baron !... Quel mystère !...

LEROC.

Ah ! ça, quel genre d'affaire vas-tu nous donner là ?

ALBERT.

Soyez tranquilles, vous serez bien payés. C'est un coup hardi, mais dont le succès assurera le repos de mon maître,

FORBAN.

Tant mieux ! j'aime les entreprises difficiles.

LEROC.

Il y a plus de gloire.

FORBAN.

Et de profit.

ALBERT.

Je vais vous mettre au fait de tout... Mais, par prudence, entrons dans ce rocher, dont la porte se ferme à clé ; nous y attendrons l'arrivée de mon maître, avant de nous rendre au moulin.

LEROC.

Au moulin... C'est donc là que nous devons agir ?

ALBERT.

Oui. Venez, je vais vous conter cela dans cette grotte ; nous ne risquons point d'être entendus, car il n'est pas encore tard, et je crains que quelqu'un du château ne se promène par ici. Suivez-moi en silence.

( Albert ouvre l'entrée du rocher, il y entre suivi des trois brigands, et ils referment la porte sur eux ).

---

SCÈNE XVI.

LEODGARD, ERNESTINE.

LÉODGARD.

Ils sont entrés dans la grotte.

ERNESTINE.

Je frémis.... Ah ! Léodgard, quels peuvent être leurs desseins ?

LÉODGARD.

J'entrevois dans tout ceci un mystère que je veux éclaircir. Ils ont nommé le baron, et j'ai tout lieu de croire que c'est mon malheureux père qui est l'objet de leur horrible complot. Peut-être est-ce la Providence qui m'a envoyé dans ce lieu pour le sauver.

ERNESTINE.

Quel est donc votre projet ?

LÉODGARD.

De rester ici, d'attendre le baron, de découvrir ses desseins.... Vous, belle Ernestine, retournez au château ; en restant davantage, vous pourriez être surprise par le baron. Prenez un sentier moins fréquenté.

ERNESTINE.

Faut-il vous quitter, Léodgard, lorsque vous êtes environné de mille dangers !... Pourquoi ne pas prévenir nos gens ? Ces misérables ont parlé de se rendre au moulin ; on pourrait les arrêter pendant qu'ils sont en ces lieux.

LÉODGARD.

Gardez-vous-en bien ! Ce moyen ne ferait pas reconnaître l'innocence de mon père, et m'ôterait la possibilité de savoir que sont les projets du baron. Allez, belle Ernestine... Peut-être le ciel, lassé des tourmens d'un infortuné, permettra-t-il que son innocence éclate dans tout son jour. Je compte sur votre silence.

ERNESTINE.

Je ferai mon devoir, Léodgard, et je suivrai l'impulsion de mon cœur, qui me dit de tout entreprendre pour démasquer un scélérat, et pour sauver deux infortunés. Viens, Anna.

( Elles s'éloignent rapidement par la droite ).

---

SCÈNE XVII.

LÉODGARD, puis ALBERT.

LÉODGARD.

Ah ! puisse-t-elle arriver au château sans être vue ! ( *Albert ouvre la porte du rocher.* ) On vient.... Écoutons.

ALBERT, *sortant du rocher.*

Il m'avait semblé entendre parler.... Diable ! mon maître tarde bien.... Qui donc peut le retenir ?... Le voici, sans doute.

LÉODGARD, *à part.*

Faisons bien attention.

---

SCENE XVIII.

Les Précédens, LE BARON.

( Le baron arrive par la gauche ).

LE BARON.

Est-ce toi, Albert ?

ALBERT.

Oui, seigneur, me voici. Il y a long-temps que nous vous attendons.

LE BARON.

Je n'ai pu venir plus tôt. Le comte ne me quitte pas.

LÉODGARD, *à part.*

C'est le baron.

LE BARON.

Où sont tes gens ?

ALBERT.

Dans la grotte. Je vais les chercher.

LE BARON.

Non, c'est inutile ; mon absence pourrait être remarquée au château ; mais à minuit, lorsque tout le monde sera livré au sommeil, je vous rejoindrai à l'entrée de la forêt. Nous y déciderons des moyens à employer pour nous emparer de Holdeim et de son fils. Il a fui de ces lieux dès qu'il m'a reconnu ; et peut-être, maintenant, s'occupe-t-il des moyens qu'il doit mettre en usage pour échapper à ma vengeance ; mais nous ne lui en laisserons pas le temps..... et cette nuit même, nous serons maîtres de son sort.

ALBERT.

C'est entendu.

LÉODGARD, *à part.*

Les monstres !

LE BARON.

Quant à Franck, tu sais, aussi bien que moi, ce qu'il faut en faire. Où est-il ?

ALBERT.

Au moulin, où il doit passer la nuit.

LE BARON.

Tâche de t'introduire dans ce moulin avec deux de nos gens. Les villageois ne te connaissent pas... Vous vous ferez passer pour des voyageurs.

( 47 )

ALBERT.

Je vous comprends.

LE BARON.

Si je n'avais point retrouvé en ce lieu ce misérable Franck ; peut-être me serais-je décidé à livrer Holdeim à la justice ; mais l'apparition de cet homme m'a fait trembler..... Il peut avoir parlé ; et cette affaire remise au jour....

ALBERT.

Vous avez raison , M. le baron ; il est plus prudent de nous défaire sans bruit de tous ces gens-là.

LÉODGARD, *à part*.

O Providence ! tu veillais sur nous !

LE BARON.

Je retourne au château. A minuit , je serai à l'entrée de la forêt , près du moulin.

ALBERT.

Il suffit.

( Le baron s'éloigne ).

---

### SCÈNE XIX.

ALBERT , LÉODGARD , ensuite LEROC , FORBAN et le Brigand.

LÉODGARD, *à part*.

Si je pouvais me mêler parmi ces misérables , connaître leur repaire , leur signal , et savoir ce que le baron compte faire pour perdre mon père.

ALBERT.

Allons , voilà qui est arrangé ; nous n'avons plus besoin de rester en ces lieux. ( *Il va contre la porte du rocher.* ) Venez , mes amis....

( Leroc sort le premier ).

ALBERT.

Il faut partir ; mon maître nous rejoindra à la forêt.

( Les deux autres sortent , le dernier laisse tomber son manteau qui s'accroche au rocher ).

LEROC.

Allons , êtes-vous là , vous autres ?

LE BRIGAND.

Ah ! un moment !... J'ai oublié mon manteau.... je l'aurai laissé dans cette grotte.

( Léodgard ramasse vivement le manteau ).

( 48 )

LEROC.

Eh ! bien, va donc le chercher.

( Il entre dans la grotte, Léodgard en referme la porte sur lui ).

ALBERT.

Je vais vous apprendre en route le moyen que je compte employer pour nous introduire au moulin.

( Léodgard se couvre du manteau et s'approche des brigands ).

LEROC.

Eh bien ! l'as-tu retrouvé ton manteau ?

LÉODGARD, *d'une voix basse.*

Oui.

ALBERT.

En ce cas, partons.

LÉODGARD, *à part.*

O mon Dieu ! prête-moi ton appui.

( Léodgard les suit, ils sortent tous du parc et s'éloignent par les montagnes ).

FIN DU SECOND ACTE.

## ACTE III.

( Le théâtre est occupé verticalement ; à droite est une chambre du moulin ayant une porte sur la coulisse, une autre dans la campagne, une troisième au fond, et un escalier qui conduit à une chambre à gauche, dont la fenêtre est en face des spectateurs. Au-dessous de cette chambre est la campagne et on aperçoit au fond la forêt ).

### SCÈNE PREMIÈRE.

BETTMANN, LOUISA.

( Louisa est dans la pièce en haut, elle en ferme la fenêtre et descend. Bettmann est dans la chambre à droite, qui est éclairée par les chandelles qui sont sur une table, le côté de la forêt doit être très-sombre ).

BETTMANN, *préparant le couvert pour le souper.*

Préparens le couvert ; c'te danse m'a donné d'l'appétit.

LOUISA, *descendant le petit escalier.*

Voilà la chambre arrangée pour ce pauvre homme ; il pourra y dormir tranquille.

BETTMANN,

Allons, aide-moi à présent à mettre le souper sur la table... j'sens que j'y ferai honneur.

LOUISA, *arrangeant le souper avec lui.*

Oh ! toi, tu as toujours faim, d'abord !

BETTMANN.

Ecoute donc, quand on a un oncle meunier, on n'doit pas regarder à ça ; plus je mange, plus je fais aller le moulin.... et puis c'te fête m'a donné tant de peine !

LOUISA.

Ah ! quand mamselle Ernestine se mariera, c'est alors qu'il y aura des fêtes !

BETTMANN.

C'est là que je me distinguerai ! Sans c't'ostrog de tantôt, j'aurais c'pendant lâché mes fusées.

LOUISA.

Pardine ! ne v'là-t-il pas une grande perte ! c'est, au contraire, bienheureux pour toi ; car je suis sûr que tu aurais encore fait quelques bêtises comme le jour de ta noce. Monsieur s'amuse à tirer des fusées qui vont tomber dans le grenier à foin, où elles mettent le feu !... heureusement que j'y étais alors.

BETTMANN.

Oui, c'est vrai, avec l'premier garçon de la noce !... ah ! ma foi sans ça, nous étions flambés.

LOUISA.

J'ai eu joliment peur ! vraiment.

( 50. )

BETTMANN.

Ah ! j'crois ben , qu't'as eu peur !... et moi donc , j'en étais devenu imbécile ; mais aussi v'là c'que c'est , si on avait soin , quand on bâtit un' maison , de mettre un puits au grenier , on éteindrait l'feu ben plus facilement... V'là mon oncle.

---

SCÈNE II.

Les Précédens , FRITZ , FRANK.

( Ils arrivent par la porté du fond ).

FRITZ.

Venez par ici , mon camarade ; vous avez vu maintenant tout mon moulin.

BETTMANN , *à part*.

Ah ! v'là c'mendiant.

FRITZ.

Louisa , as-tu préparé la petite chambre là-haut , pour ce brave homme ?

LOUISA.

Oui , mon oncle.

FRITZ.

C'est fort bien.

FRANK.

Je vous demande pardon de tout l'embarras que je vous cause !

FRITZ.

De l'embarras !.... ah ! ben oui !.... J'agissons sans cérémonie , nous autres !.... M. le comte ne pouvait m'faire plus de plaisir que de vous adresser à moi. (*À part.*) Mais Werner n'arrive pas !.... Aurait-il oublié sa promesse !....

BETTMANN.

Allons , à table , tout l'monde.

FRITZ , *à Frank*.

Placez-vous ici , tenez , auprès de moi.

( Il place Frank près de lui de manière à ce qu'il soit le plus près du public. Ils soupent pendant la fin de cette scène ).

BETTMANN.

Dites-nous donc un peu , bon homme , ce que vous aviez ce matin , pour vous sauver à toutes jambes quand M. Werner est arrivé ?

FRANK , *embarrassé*.

Ce matin !.... ah ! oui !.... En effet , je me rappelle..... Le père de cet intéressant jeune homme qui m'a secouru , se nomme donc Werner ?

FRITZ.

Oui ; c'est le plus brave homme que je connaisse !

( 57 )

FRANCK.

M. le comte paraît aussi être sensible et généreux?

FRITZ.

J'crois ben !... J'ons vu , monseigneur, aujourd'hui pour la première fois , parce que j'étions en voyage à son arrivée. Mais j'suis vraiment enchanté de lui ! Il n'est pas fier ! il nous parle comme à ses enfans-

LOUISA.

Et sa fille, mam'selle Ernestine ! Elle est douce , avenante ! et fait du bien à tous les pauvres du canton.

FRITZ.

Dans tout cela , il n'y a que son prétendu qui ne me plaît pas.

BETTMANN.

Ah ! M. le baron de Worback ?...

FRANCK , *vivement.*

Le baron de Worback , dites-vous ?

BETTMANN.

Certainement , le baron de Worback !... Oh ! j'ai bien retenu son nom , à la fête.

FRANCK , *à part.*

Grand Dieu !

BETTMANN , *à part.*

Allons , v'là encore une personne qui va lui donner des crispations !... Le connaissez-vous ?

FRANCK , *embarrassé.*

Non..... non..... je ne le connais point..... ( *à part.* ) S'il m'a vu , je suis perdu !

FRITZ.

C'est lui qui va , dit-on , épouser notre jeune maîtresse.

BETTMANN.

Oui , il est arrivé pour ça au château depuis trois jours.

FRANCK.

Il.... habite au château ?

FRITZ.

Certainement ! Eh ! parbleu ! vous le verrez sans doute demain , puisque je dois vous conduire chez le M. le comte.

FRANCK , *à part.*

Demain !... ah !... je serai loin de ces lieux !

FRITZ.

Ah ! j'ai ben peur que mam'selle Ernestine n'soit pas heureuse avec c't'homme-là !... Il a un regard dur , un air sombre , qui ne me revient pas du tout.

BETTMANN.

J'sais ben ! qu'je n'voudrais pas l'épouser toujours !

FRANCK , *à part.*

Ne disons rien à ces bonnes gens et prenons quelques instans de repos ; lorsque tout le monde sera livré au sommeil , je pourrai quitter ce moulin et m'éloigner de ce canton.



FRITZ, à Louisa.

Ah ! ça, Louisa, puisque tu n'manges plus, chante - nous quelque chose, mon enfant ; je n'avons pas entendu depuis not' retour : ça me fera plaisir, et ça égayera notre hôte.

BETTMANN.

Tiens, mon oncle a raison ; chante, moi j'mangerai pendant c'temps-là.

LOUISA.

Mais je n'sais rien, moi.

BETTMANN.

Ah ! n'fais donc pas la bête. n'écoutez pas ; mon oncle, elle chante toute la journée, et même la nuit pour s'endormir.

FRANCK.

Allons, madame, chantez.

LOUISA.

M'y voilà.

PREMIER COUPLET.

Autrefois dans nos campagnes,  
Quand nous avions du chagrin,  
Nous allions dans les montagnes  
Consulter le vieux Germain.  
Il consolait le village,  
Dans tous les temps il riait ;  
Et toujours après l'orage,  
Le vieux berger nous chantait :  
C' n'est rien qu'ça (bis).  
Il faut en passer par là.

2<sup>ème</sup>.

Aimable, douce et gentille,  
C'est ainsi qu'était Lisou.  
Enchanté de cette fille,  
Blaise épousa le tendron.  
Mais drès qu'elle fut sa femme,  
Tout le jour elle gronda ;  
Au pauvre époux de la dame,  
Alors le berger chanta :  
C' n'est rien qu'ça, (bis).  
Il faut en passer par là.

3<sup>ème</sup>.

Depuis long-temps au village,  
Nous conservons ce refrain ;  
Il nous rappelle l'adage  
De notre berger Germain.  
Quand un mari se lamente,  
Quand femme veut se venger,  
Quand fillette est inconstante,  
J'chantons le r'frain d'not' berger :  
C' n'est rien qu'ça (bis).  
Il faut en passer par là.

( 53 )

FRITZ.

C'est très-bien, mon enfant ; mais il se fait tard, vous devez être fatigué, il faut aller vous reposer. (*Ils se lèvent tous.*) Louisa, conduis notre hôte.

LOUISA, *prenant une chandelle.*

Oui, mon oncle.

FRITZ, *à Frank.*

Bonne nuit, et dormez bien.

FRANCK.

Bonsoir, honnête Fritz ; je n'oublierai jamais l'accueil que j'ai reçu chez vous.

FRITZ.

J'espère bien que vous y resterez quelque temps.

FRANCK.

Je... je l'ignore... mais je sens qu'il me serait doux d'habiter avec vous.

BETTMANN, *à part.*

J'crois bien, ça lui coûte pas cher

FRITZ.

Allons à demain.

(*Ils se donnent la main. Louisa conduit Frank à qui elle donne une dernière et redescend l'escalier, Frank les salue et entre dans la petite chambre en haut.*)

---

### SCENE III.

Les Précédens, WERNER.

BETTMANN.

Allons, à présent nous pouvons nous aller coucher.

FRITZ, *à part.*

Eh ! ce Werner qui ne vient pas ! Lui serait-il arrivé quelque accident ?

LOUISA.

Il est vraiment bien honnête ce pauvre homme !... il m'intéresse, moi.

BETTMANN.

Tiens ! n'faudrait-il pas qu'il nous dise des sottises, parce que nous le logeons gratis?... mais dites donc, mon oncle, avez-vous remarqué comme il s'est troublé au nom du baron de Worback ?

FRITZ.

Oui, c'est vrai, je m'en suis aperçu. (*A part.*) Ce baron effraye tout le monde.

BETTMANN.

Il n'a pas voulu en convenir ; mais moi qui suis fin, j'ai vu ça tout de suite. C'est peut-être un ancien domestique du baron ; il aura volé son maître et il a peur d'être arrêté.

LOUISA.

Voyez donc comme il arrange tout cela.

SCÈNE IV.

Les Précédens, WERNER.

( Werner paraît dans la forêt et s'approche du moulin ).

WERNER.

Me voici au moulin, frappons.

( Il frappe à la porte du moulin ).

BETTMANN, *avec effroi.*

Ah ! mon Dieu !... on a frappé.

FRITZ, *avec joie.*

Ah ! le voilà, sans doute.

BETTMANN, *voulant arrêter Fritz.*

N'ouvrez donc pas, mon oncle.

( Fritz ouvre. Werner entre, il tient un léger paquet à la main ).

FRITZ.

Ah ! arrivez donc, mon cher ami.

BETTMANN, *avec étonnement.*

Tiens ! c'est M. Werner.

WERNER.

Bonsoir mes amis.

FRITZ.

Je vous attendais avec impatience.

BETTMANN, *à Louisa.*

Mon oncle l'attendait. Qu'est-ce qu'ils veulent donc faire à l'heure qu'il est ?

LOUISA.

Qu'est-ce que cela te fait, curieux ?

FRITZ, *se retournant vers eux.*

Mes enfans, vous pouvez vous retirer.

LOUISA.

Allons viens, Bettmann ; bonsoir, mon oncle. ( Elle va embrasser Fritz. )

BETTMANN, *à part.*

Ils ne veulent pas parler devant nous .. Qu'est-ce que ça veut dire ? ( Allant embrasser Fritz, et d'un air mystérieux. ) Bonsoir, mon oncle.

FRITZ.

Bonsoir, mes enfans.

LOUISA.

Je vous salue, M. Werner.

( Louisa emmène Bettmann qui a un air intrigué. Ils sortent par la porte du fond )

SCÈNE V.

FRITZ, WERNER.

FRITZ.

Nous voici seuls et nous pouvons causer librement : Eh bien , mon cher Werner , êtes-vous toujours dans l'intention de quitter ce pays ?

WERNER.

Oui , mon cher Fritz , je vous le répète , ce parti est le seul qui me reste.

FRITZ.

Est votre fils ?

WERNER.

Il viendra avec moi ; il n'abandonnera pas son malheureux père. Je l'attends ici ; je l'ai chargé de nous procurer des vêtemens et différentes choses qui nous seront nécessaires dans le voyage que nous allons entreprendre. Je lui ai donné rendez-vous dans votre moulin , et il m'a promis d'y être avant minuit.

FRITZ.

Il n'en est pas loin.

WERNER.

Pendant son absence j'ai rassemblé ces effets qui composent toute notre fortune... quant à ma chaumière. Elle vous appartient , Fritz , vous en prendrez soin. Elle vous rappellera celui qui l'habita pendant vingt ans , et qui n'oubliera jamais tout ce que vous fîtes pour lui.

FRITZ, *s'essuyant les yeux.*

Morguenne ! ça me fait une peine de vous voir partir comme ça !... Et c'est ce maudit baron qui est cause....

WERNER..

Le baron.... Mais qui vous a dit ?...

FRITZ.

Tout me le prouve. Avant d'avoir reconnu cet homme , vous ne songiez point à nous quitter ; vous paraissiez content , heureux. Mais , à son aspect , tout a changé.... et ce baron est , j'en suis certain , un de vos anciens persécuteurs.

WERNER.

Je ne puis nier , mon ami , que le baron ne soit cause de mon départ.... mais cependant je n'ai pas le droit de me plaindre.... je ne puis l'accuser.

FRITZ.

Ah ! j' lui en voudrai long-temps , pour mon compte. Mais , enfin , où comptez-vous aller ?

WERNER.

Je l'ignore ; je veux fuir loin de ce pays.... et je ne sais de quel côté porter mes pas.

FRITZ.

Allons, puisque vous êtes absolument décidé, je n'chercherons plus à vous r'tenir.... Mais attendez-moi là. (*Il entre brusquement dans la chambre à droite.*)

WERNER.

Que va-t-il faire ?.... Honnête Fritz !.... Hélas ! j'avais un véritable ami..... et il faut m'en séparer ! il faut fuir ces lieux, oh, depuis vingt ans, je vivais sinon heureux, du moins avec tranquillité. Qu'allons-nous devenir, ô mon cher Léodgard !.... sans argent, sans asile, réduits à mendier sur une terre étrangère.... Oh ! mon Dieu ! quand finiront tant de maux ! et quel est donc le sort que tu réserves aux coupables, lorsque l'innocence ne trouve pas un abri pour reposer sa tête ! (*Il couvre son visage de ses deux mains.*)

FRITZ, sortant de sa chambre avec un petit sac à la main.

Tenez, mon cher Werner, puisque vous êtes résolu à partir, prenez ceci.... cela vous aidera dans votre voyage.... et ne me refusez pas, morbleu ! ou je croirais que vous n'étiez pas mon ami. (*Il lui met le sac dans la main.*)

WERNER.

Que faites-vous, Fritz ? Cet argent....

FRITZ.

Est le mien ; je l'ai gagné à la sueur de mon front : ainsi, je crois que j'ai le droit d'en disposer, et je ne puis en faire un meilleur usage que de le rendre utile à un infortuné.

WERNER.

Je ne puis l'accepter, mon cher Fritz ; reprenez cet argent, je le veux.

FRITZ.

Vous ne pouvez accepter.... Ah ! M. Werner, je ne vous supposais pas tant de fierté. Je croyais, quoique paysan, que vous aviez de l'amitié pour moi ; mais je vois maintenant la distance que vous mettez entre nous.... Vous rejetez nos offres !... Ah ! Werner, vous n'êtes point mon ami.

WERNER.

Moi, ne pas vous aimer, mon cher Fritz ! (*Se jetant dans ses bras.*) Ah ! mon ami, je n'oublierai jamais vos bienfaits.

FRITZ.

Eh ! à la bonne heure donc !... Vous penserez à moi, vous m'aimez, et par ainsi, nous serons quittes... ou plutôt c'est moi qui vous devrai de la reconnaissance : le plus heureux entre deux amis, n'est-il pas celui qui peut obliger ?

(*Albert, Leroc et Forban, habillés en paysans, paraissent dans la forêt. Ils avancent en scène.*)

( 57 )

WERNER.

Cher Fritz ! combien vous augmentes encore mes regrets d'être forcé de me séparer de vous !.... Mais il se fait tard , et mon fils ne vient pas.

---

SCÈNE VI.

Les précédens , ALBERT , LEROC , FORBAN.

ALBERT.

Voilà le moulin.

FRITZ.

Il ne tardera pas , sans doute.

WERNER.

Je crains qu'il ne s'égaré dans la forêt. On parle de voleurs répandus dans les environs.

FRITZ.

Bah ! bah ! ce sont des contes.

LEROC.

Il a une autre entrée du côté de la plaine.

ALBERT.

Oui ; mais j'aperçois de la lumière de ce côté. Frappons. (*Il frappe à la porte du moulin.*)

FRITZ.

Ah ! c'est sans doute votre fils.

WERNER, *s'approchant de la porte.*

Non.... Je crois entendre plusieurs voix.

FRITZ.

Il faut nous en assurer. (*Allant contre la porte.*) Qui frappe ?

ALBERT.

Des voyageurs égarés.

FRITZ.

Diable ! des voyageurs à c't'heure-ci !

WERNER, *à part.*

Si c'étaient des émissaires du baron !

FRITZ, *à Werner.*

Maintenant , que j'ai répondu , je ne puis me dispenser de leur ouvrir. Entrez dans votre chambre , mon cher Werner , afin d'éviter les regards de ces inconnus. Allez ; pendant ce temps , je vais tâcher de m'en débarrasser.

LEROC.

Il est bien long à se décider.

(*Werner entre dans la chambre dont la porte donne sur la coulisse , les autres frappent de nouveau à la porte.*)

FRITZ.

Eh ! un instant.... on y va.

SCÈNE VII.

FRITZ, ALBERT, LEROC, FORBAN.

( Fritz ouvre. Ils entrent dans la maison ).

FRITZ, *de mauvaise humeur.*

Qu'y a-t-il pour votre service, messieurs ?

LEROC.

Pardon, brave homme, de vous déranger si tard. Nous ne sommes pas de ces cantons : nous venons de Lobenstein, et nous allons à une petite lieue de Mansfeld, pour affaire de commerce ; car nous sommes des marchands. Aujourd'hui nous nous sommes mis en route fort tard ; la nuit nous a surpris, si bien que nous nous sommes égarés.

FORBAN.

Et puis, on nous avait parlé de voleurs, qui se répandent dans les environs !

FRITZ.

C'est vrai qu'on en parle depuis quelques jours. Mais que puis-je faire à tout cela ?

ALBERT.

Nous avons aperçu de la lumière dans cette maison, et nous venons sans façon vous prier de nous permettre de passer la nuit chez vous. Demain, dès l'aurore, nous continuerons notre voyage.

FRITZ, *à part.*

Oh ! maudit contre-temps !

LEROC.

Vous nous rendrez un grand service, car nous sommes très-fatigués ; la nuit est obscure en diable ! et nous ne nous soucions pas de traverser la forêt à l'heure qu'il est.

FRITZ.

Ma foi, messieurs, malgré tout l'plaisir que j'aurais à vous obliger, cela m'est presque impossible dans ce moment-ci.

FORBAN.

Pourquoi donc ça ?

FRITZ.

Toutes mes chambres sont occupées par des voyageurs.

ALBERT, *à part.*

Diable ! est-ce qu'il y aurait beaucoup de monde au moulin !

LEROC.

Mais celle-ci est libre, c'est tout ce qu'il nous faut.

FRITZ.

Je n'ai pas de lits à vous offrir.

FORBAN.

Oh ! qu'à cela ne tienne ! nous nous en passons fort souvent ! Nous couchons quelquefois dans des endroits qui ne valent pas celui-ci.

ALBERT, *bas à Forban.*

Tais-toi donc, imbécile!

FRITZ.

Mais, je vous le répète, vous serez fort mal ici.

LEROC.

Nous y serons très-bien au contraire.

FRITZ, *à part.*

Il n'y a pas moyen de s'en débarrasser!

LEROC.

Allons, un peu de complaisance, mon brave homme. Vous ne voudriez pas nous forcer à passer la nuit dans la forêt, exposés à la rencontre des voleurs.

FRITZ.

Eh ben! messieurs, puisque cela vous suffit, vous pouvez rester dans cette salle, et y passer la nuit.

ALBERT.

Ah! grand merci!

FRITZ.

Mais vous auriez peut-être voulu manger un morceau? Eh! ma foi, je n'ai plus rien à vous donner.

LEROC.

Oh! c'est inutile; nous avons pris quelque chose en route.

FORBAN.

Oui, c'est assez notre habitude.

LEROC.

Cependant une bouteille de vin ne nous ferait pas de mal; si vous en avez par hasard?

FRITZ.

Du vin? (*A part.*) Cela les endormira plus vite. (*Haut.*) Oui, oui, je puis vous donner du vin; attendez. Mon neveu n'est sans doute pas encore couché. (*Il va vers la porte du fond, qu'il ouvre.*)

LEROC, *bas aux autres.*

Tout va bien; il n'a aucun soupçon.

FRITZ, *appelant.*

Bettmann! Bettmann!

ALBERT, *de même.*

Je crains qu'il n'y ait trop de monde au moulin!

FORBAN.

En tout cas, les camarades ne sont pas loin, et nous en viendrons bien à bout.

FRITZ.

Bettmann!

BETTMANN, *en dehors.*

Me v'là, mon oncle.

ALBERT, *de même.*

Agissons avec prudence, afin d'être plutôt délivrés de la présence de tous ces paysans.

---

SCÈNE VIII.

Les Précédens, BETTMANN.

( Bettmann arrive en bonnet de nuit et à moitié déshabillé ).

BETTMANN.

Eh ben ! qu'est-ce qu'il y a donc encore ?

FRITZ.

Descends au petit caveau, et apporte à ces messieurs deux bouteilles de vin.

BETTMANN.

Tiens !.... qu'est-ce que c'est donc que ces gens-là ?

FRITZ.

Des voyageurs qui demandent à passer la nuit chez moi.

BETTMANN.

Ah ! ça, mais on a donc pris vot'moulin pour une auberge, aujourd'hui ?

FRITZ.

Allons, va, dépêche-toi.

BETTMANN, *en s'en allant*

Il n'y a pas moyen de dormir ici !.... C'est une chose unique, ça !... ( *Il sort par le fond.* )

ALBERT.

Nous sommes bien fâchés de l'embarras que nous vous causons.

FRITZ.

Il est vrai que je n'comptais guère sur vot'visite. Mais, puisque vous n'pouvez aller ailleurs, faut ben qu'ça m'arrange. Allons, je vous quitte, messieurs ; mon neveu vous donnera du vin. Tâchez d'dormir le mieux qu'vous pourrez.

LEROC.

Merci, brave homme ; demain, dès qu'il fera jour, nous vous ferons nos adieux.

FRITZ, *à part.*

Léodgard ne vient pas, allons rejoindre Werner. ( *Haut.* ) Au revoir, au revoir.

( Fritz entre dans la pièce à droite ).

---

SCÈNE IX.

ALBERT, LEROC, FORBAN, ensuite BETTMANN.

ALBERT.

Il s'agit maintenant de savoir dans quelle partie du moulin est logé ce misérable Franck.

LEROC.

Voilà ce grand nigaud qui revient, tâchons de le faire jaser.

( Bettmann arrive avec deux bouteilles et des verres qu'il pose sur la table ).

BETTMANN.

Tenez, v'là du vin.

FORBAN.

Grand merci. (*Ils s'asseyent autour de la table.*)

ALBERT.

Nous avons troublé votre sommeil ?

BETTMANN.

C'n'est pas l'embarras , je m'erais ben passé de vous voir.

LEROC.

Il paraît que nous ne sommes pas les seuls à qui vous donniez cette nuit l'hospitalité ?

BETTMANN.

Les seuls !... je crois ben ; quand vous vous seriez donné rendez-vous , vous n'auriez pas mieux fait.

ALBERT.

Ah ! malgré cela , si votre oncle avait voulu , il aurait pu nous loger mieux que cela.

BETTMANN.

Allons , vous allez voir que mon oncle ne sait c'qui dit , à présent ! Apprenez , messieurs , que mon oncle ne ment jamais. Et où vouliez-vous qu'il vous couchât ? dans c'te p'tite chambre (*il montre le petit escalier*) pas vrai ? eh ben , il y a du monde ; ce mendiant qui m'a fait une si belle peur dans la grotte du château.... à la fête.... ah ! mais , vous n'savez pas c't'histoire-là !....

ALBERT , *bas aux autres.*

Bon ! c'est là qu'est notre homme.

LEROC.

Et par ici ?

BETTMANN.

Celle-ci (*désignant la porte à droite*) est celle de mon oncle , et encore il n'y est pas seul , car il a avec lui M. Werner , qui est venu c'te nuit , je n'sais pas trop pourquoi faire.

ALBERT , *à part aux autres.*

Le comte de Holdeim est ici !... fort bien.

FORBAN , *allant à la porte du fond.*

Je gage qu'en suivant ce corridor , je trouverai....

BETTMANN , *l'arrêtant.*

Laissez donc , s'il vous plaît ; il est sans gêne ce voyageur... c'est mon appartement , monsieur , celui-là où est-ce que je couche avec ma femme. Toutes les chambres sont garnies , j'vous dis , ainsi , à moins d'vous mettre dans l'pétrin , ou dans l'four où mon oncle fait son pain , gu'y a pas d'autres places pour vous qu'ici.

LEROC.

En ce cas , restons-y.

BETTMANN.

C'est ça.

ALBERT.

Il y a , je crois , une autre entrée que celle-ci à ce n'oulin ?

BETTMANN.

Ah ! oui.... dans le fond.... là-bas , auprès de ma chambre ; mais j'ai eu soin de la barricader , de peur des voleurs.

FORBAN.

Vous avez bien fait.

BETTMANN, à part, les regardant boire.

Diable ! ils s'en repassent ! ils boivent comme s'ils n'avaient pas mangé d'puis huit jours.

LEROC.

Votre vin est fort bon.

BETTMANN.

Dam ! c'est du vin du cru.... Ah ! ça, vous n'avez plus besoin d'moi, j'espère ?

LEROC.

Non, non, bien obligé.

BETTMANN.

Ah ! c'est bien heureux ! en ce cas, j'vas me coucher ; j'suis sûr que Louisa dort déjà.... mais j'l'aurai bientôt rattrapée, parce que je dors très-vite. (*Il prend sa lumière et s'éloigne.*)

---

SCÈNE X.

ALBERT ; LEROC, FORBAN.

LEROC.

Il est rentré enfin, et nous voici seuls.

ALBERT.

Ecoutez-moi, mes amis ; jusqu'à présent, les choses ont été comme nous l'avions prévu ; mais ce que nous n'avions pas deviné, c'est que le comte de Holdeim se trouverait aussi dans ce moulin. Je pense qu'il faut profiter du hasard qui nous l'envoie, cela nous évitera la peine d'aller le chercher dans sa chaumière, ainsi que M. le baron l'avait décidé.

FORBAN.

C'est juste.

ALBERT.

Quant à son fils, il ne peut être éloigné, et nous parviendrons sans peine à le trouver.

LEROC.

Mais comment nous emparer de ce comte, puisqu'il est dans la chambre du meunier ?

ALBERT.

Cela ne sera pas facile, j'en conviens.

LEROC.

Il m'a même semblé que Fritz s'était enfermé.

FORBAN.

Oh ! s'il ne s'agit que de faire sauter cette porte !...

ALBERT.

Non pas ! cela ne vaudrait rien.... Vous savez que M. le baron nous a recommandé de n'employer les moyens violents qu'à la dernière extrémité.

FORBAN.

Ce sont pourtant les meilleurs.

ALBERT.

Commençons d'abord par nous défaire de Franck, et nous nous occuperons après du comte de Holdeim ; mais il est prudent d'attendre que tout le monde soit endormi.

LEROC.

C'est bien pensé.

FORBAN.

Bu vons encore un coup en attendant.

( Ils se versent et boivent. Léodgard paraît dans la forêt ).

---

## SCÈNE XI.

Les Précédens, LÉODGARD.

LEROC.

Allons, à la réussite de l'entreprise !

ALBERT.

C'est bien dit, mes amis ; à la réussite de l'entreprise !

( Ils trinquent et boivent ).

LÉODGARD, à part.

Me voici devant la maison de Fritz, grâce à la méprise de ces misérables. Je viens d'apprendre tous les projets du baron, et le ciel permettra sans doute que je fasse éclater l'innocence de mon père !

FORBAN.

Il n'est vraiment pas mauvais le vin du meunier !

LÉODGARD.

Les trois scélérats sont maintenant dans le moulin !... le reste de la bande environne cette maison.... comment faire pour parler à mon père et avertir leur victime du danger qui la menace ?

LEROC.

Dis-moi donc, Albert, il me semble que nous ne ferions pas mal de faire une tournée dans la maison, afin de voir si personne ne peut nous surprendre.

LÉODGARD, s'approchant de la porte.

J'entends parler.

ALBERT.

Tu as raison ; en même temps nous ouvrirons cette autre sortie du moulin qui est du côté de la plaine ; en cas d'événemens, il faut toujours se ménager plusieurs moyens de retraite.

FORBAN.

Je suis assez de cet avis-là.

LÉODGARD.

Ce sont eux !

ALBERT.

Commençons par nous assurer de Franck. ( Il va fermer à double tour, mais avec précaution, la petite porte de l'escalier dont

*il prend la clé.) De cette manière, il ne pourra nous échapper : maintenant, suivez-moi !*

*(Ils prennent leur lumière et sortent en silence par la porte du fond.)*

SCÈNE XII.

LÉODGARD.

Je n'entends plus rien... quelle doit être l'inquiétude de mon père, en ne me voyant pas revenir ! et quel sera son sort, si ces monstres ont appris qu'il est maintenant aussi près d'eux ?... et ce Franck... de quel côté est-il logé ?... Si je donne l'alarme aux habitants du moulin, les trois misérables qui sont là n'ont qu'un signal à faire, et cette habitation sera cernée ; si je vais au château chercher du secours, peut-être à notre arrivée ne sera-t-il plus temps de sauver mon père !... ô Ernestine ! pourquoi n'ai-je pas suivi vos conseils ? pourquoi n'ai-je pas averti le comte de Mansfeld ?... cruelle situation !... ô mon Dieu ! ne nous abandonne pas !

*(Franck ouvre la fenêtre de la chambre.)*

SCÈNE XIII.

LÉODGARD, FRANCK.

LÉODGARD, *à part.*

On ouvre cette croisée !... écoutons.

FRANCK, *à la fenêtre.*

Je n'entends personne... Je n'ai pu résister à la fatigue ; le sommeil m'a surpris en entrant dans cette chambre, et pour la première fois, depuis bien long-temps, j'ai goûté un moment de repos. Sans doute tous les habitants de cette demeure sont maintenant livrés au sommeil...

LÉODGARD, *à part.*

Quelle est cette voix ?

FRANCK.

Il faut fuir cet asile ; hélas ! je ne suis pas digne de reposer sous le même toit que l'homme vertueux et hospitalier !... malheureux Franck !

LÉODGARD, *avec joie.*

Franck !... C'est lui !

FRANCK, *avec effroi.*

Grand Dieu ! on m'a nommé. *(Se baissant davantage.)* Qui est là ?

LÉODGARD.

Quelqu'un qui veut vous sauver.

FRANCK.

Qu'entends-je ?

LÉODGARD.

N'êtes-vous pas ce pauvre homme que l'on a trouvé dans la grotte du château ?

FRANCK.

Il est vrai..... Mais vous-même, votre voix ne m'est pas inconnue.

LÉODGARD.

C'est moi qui, ce matin, vous donnai les premiers secours que vous réclamiez de ma pitié.

FRANCK, *vivement*.

Généreux jeune homme ! Quoi ! vous seriez....

LÉODGARD.

Silence ! ou nous sommes tous perdus. Vous êtes entouré d'assassins. Des scélérats payés par le baron de Worback, se sont introduits dans le moulin pour vous donner la mort. Ils attendent que tous les habitants soient livrés au sommeil pour effectuer leur infâme projet. Cette maison est cernée par les brigands ; le baron lui-même est à leur tête. Maintenant je cours au château chercher du monde. J'espère revenir assez à temps..... Adieu. Veillez sur on père.

( Il sort en courant par la forêt. )

---

SCENE XIV.

FRANCK.

Grand dieu ! que viens-je d'entendre ! Le baron de Worback, a-t-il dit... Ah ! puisque ce monstre a découvert ma retraite, je suis perdu.... Mais pourquoi ne pas fuir, lorsque peut-être il en est temps encore ?.... Je n'entends aucun bruit dans la pièce voisine.... Essayons de nous sauver. ( *Il veut sortir.* ) Oh ciel ! je suis enfermé ! Les scélérats se sont assurés de leur victime... Que faire ?.. Si ce jeune homme revient trop tard.... Ah ! il ne me reste qu'un moyen. Cette fenêtre.... ma ceinture.... Mais j'entends du bruit.... Je n'aurai point le temps.... Commençons par barricader cette porte, et mettons ce verrou... Oh ! mon Dieu ! prête-moi ton appui. ( *Il barricade sa porte et s'occupe ensuite à nouer sa ceinture pour descendre par la fenêtre.* )

---

SCENE XV.

FRANK, ALBERT, LEROC, FORBAN.

ALBERT.

Tout est tranquille dans le moulin.

FORBAN.

Ces paysans dorment comme des souches.

LEROC.

Le moment est favorable pour expédier notre homme ; il ne faut pas le laisser échapper.

ALBERT.

Vous avez raison.... Vous êtes bien armés ?

FORBAN, *montrant sous sa veste des poignards et des pistolets*.

De manière à faire reculer le plus brave.

LEROC, *montrant ses armes*.

Ces armes-là ont fait leurs preuves.

ALBERT.

Fort bien. En ce cas, montons.

( Ils montent quelques marches. )

FRANCK, *avec effroi*

Les voici.

(Les voleurs s'arrêtent et entendent du bruit, Frank marque son effroi.)

TABLEAU.

ALBERT.

J'entends du bruit.

LEROC, *descendant et allant écouter à la porte à droite.*

C'est dans cette chambre....

ALBERT.

As-tu des soupçons... J'entends marcher.... Eh vite!... éteignons cette lumière et feignons de dormir. Si le comte cherche à s'échapper, laissons-le gagner la forêt, il y trouvera la mort. (Ils soufflent leur lumière, s'asseyent et font semblant de dormir. Pendant ce temps Frank s'occupe toujours à nouer ses draps. On ouvre la porte à droite, Werner sort doucement de la chambre précédé de Fritz).

## SCENE XVI.

Les Précédens, WERNER, FRITZ.

FRITZ, *paraissant le premier et regardant au fond.*

Ces voyageurs dorment profondément!... ne craignez rien.

WERNER, *bas à Fritz.*

Je ne puis résister à mon inquiétude!.. Léodgard ne vient pas, je cours jusqu'à ma chaumière.

FRITZ.

Souffrez au moins que je vous accompagne.

WERNER.

Non! je vous en supplie; restez, Fritz. Il faut même que vous soyez ici pour recevoir Léodgard, dans le cas où il viendrait pendant mon absence.

FRITZ.

Vous le voulez, j'obéis. (*Werner ouvre la porte de la forêt.*) Allez! et que le ciel vous conduise!

(Werner s'éloigne par la forêt. Fritz rentre dans sa chambre.)

## SCENE XVII.

FRANCK, ALBERT, LEROC, FORBAN.

FRANCK, *attachant sa ceinture à sa fenêtre.*

Attachons ma ceinture à cette fenêtre, et hâtons-nous de fuir.

ALBERT.

C'est le comte qui vient de sortir. Cours sur ses traces, Forban; nous sommes assez, nous deux Leroc, pour nous défaire de Franck. Va, et ne le laisse pas échapper. Nous vous rejoindrons bientôt.

FORBAN.

Sois tranquille. (*Il sort vivement par la forêt, et laisse la porte ouverte.*)

ALBERT, *à Leroc.*

A notre tour maintenant.

(Ils montent l'escalier, tiennent leurs armes prêtes et veulent ouvrir la porte, pendant ce temps Frank se dispose à se laisser couler à terre.)

ALBERT.

Il s'est enfermé !.... O fureur !  
 ( Ils essayent de forcer la porte, on entend plusieurs coups de pistolets dans la forêt. Frank écoute avec effroi ).

FRANCK.

Qu'entends-je !.... Serait-ce les brigands ?

( Werner accourt par la forêt en se sauvant avec effroi et en criant au secours ; il entre dans le moulin, les deux scélérats descendent l'escalier et se jettent sur lui. Fritz ouvre sa porte tenant une lumière à la main, Albert l'arrête avec ses pistolets, tandis que Leroc tient son poignard levé sur Werner qui est tombé à terre. Pendant ce temps Frank est descendu par la fenêtre ; mais à peine a-t-il mis le pied à terre, qu'il est entouré et terrassé par les brigands qui paraissent dans la forêt avec le baron de Worback, qui menace Frank de son poignard : ce qui doit former un double tableau.

## SCENE XVIII.

Les Précédens, LE BARON, WERNER, FRITZ, Voleurs.  
 LE BARON, à Frank.

Arrête, misérable !

ALBERT, à Frank et à Werner.

Silence ! ou vous êtes morts !

LE BARON.

Nous tenons nos deux victimes ! frappons-les à la fois !

( Le baron va frapper Frank et Leroc Werner. Au même instant on entend une décharge de coups de fusils ; la forêt est investie par les hommes d'armes du comte de Mansfeld : les brigands veulent se défendre, ils n'en ont pas le temps ; ils sont enveloppés et couchés en joue. Le comte de Mansfeld est à la tête de ses hommes d'armes. De l'autre côté Léodgard arrive par la porte du fond, suivi d'une foule de villageois et d'Ernestine. Il dégage son père et terrasse Albert et Leroc ; Bettmann et Louisa paraissent au fond avec des lumières ).

*Double tableau.*

## SCENE XIX.

Les Précédens, LE COMTE, LÉODGARD, BETTMANN,  
 LOUISA, Villageois, Soldats.

LE COMTE.

Arrêtez tous ces scélérats !

LE BARON, à part.

O fureur !

LÉODGARD, se jetant dans les bras de son père.

Mon père !.... je vous ai sauvé la vie !.... Mais cet homme va vous rendre l'honneur. ( Il amène Frank devant Holdeim. Le comte et le baron entrent aussi dans le moulin. ) ( A Frank. ) Reconnaissez dans mon père le comte de Holdeim.

TOUS.

Le comte de Holdeim !

FRANCK, se jetant aux pieds du comte.

Ah !.... seigneur ! .. je puis donc enfin faire connaître votre innocence, et dénoncer votre odieux persécuteur.

HOLDEIM..

Grand Dieu ! je pourrais donc enfin connaître l'auteur de tous mes maux !

FRANCK.

Lisez cette lettre, seigneur, elle est du baron de Worback; elle vous apprendra les motifs qu'il avait de me craindre, et dévoilera le véritable assassin de M. de Limbourg.

LE BARON, à part.

Je suis perdu!

HOLDEIM, *donnant la lettre au comte de Mansfeld.*

Daignez la lire vous-même, M. le comte; je veux que vous soyez le premier à me rendre justice.

LE COMTE, *prend la lettre et lit.*

« Cent louis d'or, mon cher Franck, si tu consens à me procurer, la nuit prochaine et pour une heure seulement, le manteau et l'épée de ton maître, et si tu me facilites les moyens de remettre ces effets chez Holdeim sans être aperçu de personne. Je ne bornerai pas là mes bienfaits. Songe à ne point égarer cette lettre, afin de me la rendre dès que je te la redemanderai. »

Le baron DE WORBACK.

( *En regardant le comte.* ) Misérable!

FRANCK.

Je fus assez criminel pour céder aux propositions du baron; mais j'atteste le ciel que j'ignorais les suites terribles qui devaient en résulter. Heureusement je ne rendis point au baron sa lettre: voilà la cause de ses inquiétudes et du projet qu'il avait de me faire périr.

LE COMTE, au baron.

Homme perfide! ( *A ses soldats.* ) Emmenez ce scélérat et ses complices, les tribunaux feront justice de leurs crimes.

LEODGARD, à Holdeim.

Mon père! vous m'êtes enfin rendu!... mais c'est à l'aimable Ernestine que je dois ce bonheur! sans elle, je serais arrivé trop tard pour vous sauver.

HOLDEIM.

Se pourrait-il?

LE COMTE.

Oui, mes amis, c'est Ernestine qui m'a prévenu des dangers que vous couriez, et m'a engagé à me rendre au moulin avec des forces suffisantes pour arrêter les misérables qui en voulaient à vos jours. ( *à Holdeim* ) M. le comte, vous allez enfin reprendre votre rang, et forcer vos juges à vous rendre justice.

HOLDEIM.

Oui, seigneur, le ciel a mis un terme à mes souffrances. ( *A Franck.* ) Franck, vous m'avez rendu au bonheur, je vous pardonne votre crime. ( *A Fritz.* ) Mon cher Fritz! je n'oublierai jamais que dans mon infortune, j'ai trouvé en vous un véritable ami!

FIN  
77783039

rbaci  
t den

id.  
que n

2 per  
22012  
de n  
me.  
- 020  
. 3

ron  
nen  
ire:  
me  
.  
22



